

Rose Becker
DANGEROUS



Rose Becker
DANGEROUS



Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

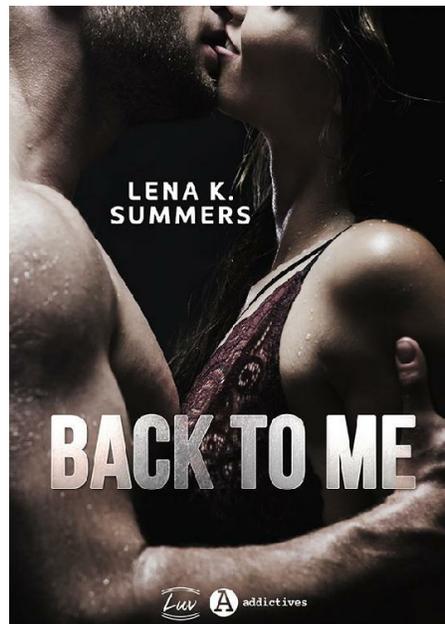
Back to Me

Jake et Kim se sont aimés, passionnément. Mais tout a volé en éclats quand Jake l'a trahie, de la pire des façons.

Furieuse, Kim refuse tout contact, toute explication et nie ses sentiments. Comment aimer celui qui l'a blessée ?

Mais Jake n'a pas dit son dernier mot...

[Tapotez pour télécharger.](#)

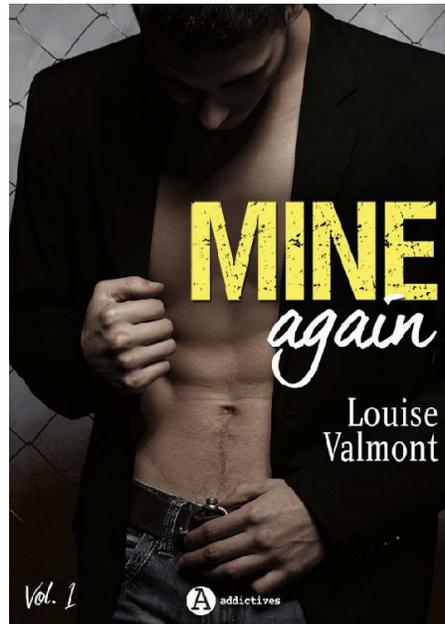


Également disponible :

Mine Again – Vol. 1

Un week-end à Vegas, c'est parfait pour fuir ses problèmes. Amis, alcool, fête, aucun risque que ça déraile. N'est-ce pas ? Sauf que Willow se réveille mariée... à un inconnu ! Il est sexy, tatoué, mystérieux... et il refuse de divorcer ! Willow l'ignore, mais Jesse est étroitement lié à son passé. Il l'a déjà perdue une fois, et il compte bien se battre pour cette deuxième chance. Mais les secrets, les mensonges et les adversaires de l'ombre n'ont pas dit leur dernier mot.

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Don't resist

Ancienne photographe et reporter, Julia a vu des horreurs. Entière, sincère et simple, elle dit tout ce qu'elle pense mais se cache derrière son humour et ses sarcasmes pour ne pas montrer son manque de confiance en elle. Les hommes ? Ce n'est pas au programme, tout ce qui compte à l'instant présent, c'est de mener à bien sa reconversion, loin des scènes de guerre et de famine : elle va diriger son premier film, avec Gabriel Cinnon dans le rôle-titre ! Mais Gabriel est tout ce qu'elle déteste : dominateur, coureur de jupons, indomptable... Il veut la séduire car elle lui résiste, et le tournage vire au cauchemar quand il lui propose un défi : celui de réussir à ne pas tomber sous son charme ! Entre attirance, désir et quiproquos, la nouvelle vie de Julia n'est finalement pas si simple !

[Tapotez pour télécharger.](#)

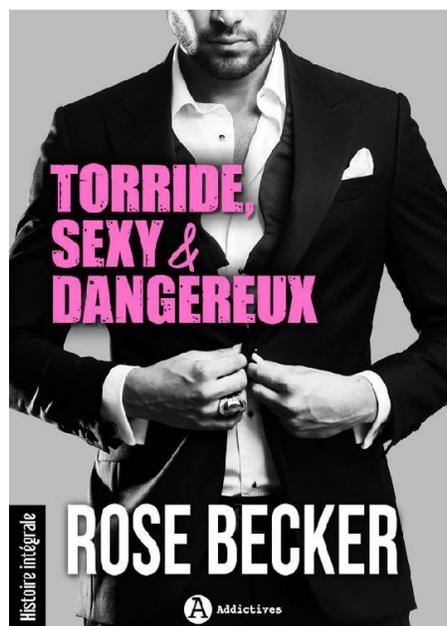


Également disponible :

Torrède, sexy et dangereux

Karlie a fui son pays natal et une enfance difficile, pour rien au monde elle ne reviendrait en arrière ! Alors quand hacker le site de trop met son équilibre en danger, elle est prête à accepter n'importe quelle solution pour rester aux Etats-Unis. Même si pour ça, elle doit épouser son nouveau patron, Malcolm Taylor... Il est arrogant, insupportable, irrésistible... et Karlie n'est pas au bout de ses surprises !

[Tapotez pour télécharger.](#)

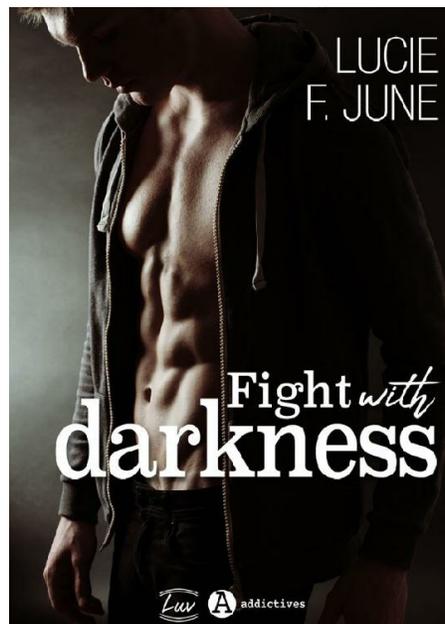


Également disponible :

Fight with Darkness

Aux yeux de tous, Aleyna a une vie de rêve : une famille aimante, des études intéressantes, et surtout un petit ami passionné, doux et tendre. Ça, c'est qu'elle veut faire croire. En réalité, depuis deux ans, Aleyna vit un enfer quotidien. Son amoureux est son bourreau, il a fait d'elle sa poupée qu'il martyrise, brise et déchire selon ses désirs. Et il exerce sur elle le plus odieux des chantages : si elle lui échappe... sa petite sœur prendra sa place. Alors Aleyna se sacrifie, sans savoir combien de temps elle pourra tenir. Mais sa rencontre avec Alec, escort boy aux yeux lumineux, pourrait bien tout bouleverser.

[Tapotez pour télécharger.](#)



Rose M. Becker

DANGEROUS

Volume 5

A additives

1. Au commencement

Plus mes pieds dérapent sur le sol, plus je cherche à m'échapper, par tous les moyens. Les cheveux dans la figure, je m'agite comme si ma vie en dépendait. Et c'est le cas. J'en suis parfaitement consciente. Mais impossible de m'arracher de l'emprise de mes deux geôliers. Ils me tiennent par les bras, en m'encadrant de chaque côté, et me traînent le long d'un couloir sombre que je connais trop bien.

– Lâchez-moi !

Deux fois plus grands et larges que moi, ils n'ont aucun mal à résister à mes assauts, à mes contorsions. J'ai l'impression d'être une poupée de chiffons entre leurs doigts – et ils ne me traitent pas avec plus d'égard.

– Vous me faites mal !

Ils ne répondent pas, ne réagissent pas, ne m'accordent pas un regard. On dirait des robots, des machines programmées pour accomplir une tâche précise sans se poser de questions. Comme tous les autres membres de la secte. Comme moi avant que je ne me réveille et prenne la fuite.

Une fuite qui n'aura finalement servi à rien.

Je suis de retour dans la communauté d'Asclépios. Après m'avoir assommée sur le parking de la zone industrielle, Zackary m'a chargée dans le coffre de sa voiture avant de rouler à travers la Floride en direction de l'État voisin. C'est là que je me suis réveillée, bâillonnée, en train d'étouffer à moitié. Le bandeau de tissu s'enfonçait dans ma gorge au point de m'écœurer.

Impossible d'appeler à l'aide.

Impossible de m'échapper.

Recroquevillée dans le noir, j'ai senti chaque soubresaut de la route jusque dans mes reins. J'en suis encore percluse de courbatures. Quand Zackary a garé la voiture, j'ai entendu des voix masculines – et uniquement masculines. J'ai aussitôt reconnu des timbres familiers, à commencer par celui de mon beau-père. Matthew se trouvait là mais à aucun moment il n'a eu l'idée – ou l'envie – d'ouvrir le coffre pour me permettre de respirer. Ils sont restés à discuter durant un interminable moment. Paralysée par la peur, j'ai même cru percevoir des cris, peut-être une dispute... et puis plus rien. Le silence.

C'est là que les deux gorilles inconnus m'ont débarquée de la voiture et emportée vers le bâtiment des pénitents. Devant le grand édifice blanc, mon cœur s'est glacé. Je n'y ai pas remis les pieds depuis mon dernier isolement, pour avoir osé couper la parole à un garçon de mon âge, durant les

travaux des champs. Dix jours de solitude complète dans une pièce minuscule sans fenêtre, sans porte apparente, sans lumière, sans espoir.

Je ne retournerai pas là-dedans.

– Laissez-moi tranquille ! Je ne suis plus l'une des vôtres ! Vous entendez ? Je ne fais plus partie de cette communauté !

Ils n'ont aucune réaction, même pas un haussement de sourcil ou un tic à l'œil. Non. Rien de rien. Le lavage de cerveau a bien fonctionné avec eux. Malgré ma résistance, nous atteignons le bout du couloir – et une partie de la bâtisse où je ne m'étais encore jamais aventurée.

Au moment où mes deux gardiens stoppent devant une porte, je me tords le cou et parviens à mordre l'un d'eux au bras, lui arrachant un cri de douleur et de stupéfaction. Par réflexe, il relâche son emprise et j'en profite pour ruer le plus violemment possible, échappant au second. Victoire ! Il me relâche sous les yeux effarés de son complice.

Je cours comme une dératée, jouant ma dernière carte pour retrouver ma liberté.

– Elle se barre ! entends-je dans mon dos.

– Rattrape-la ! C'est ta faute !

C'est comme une décharge d'adrénaline. J'accélère, prête à tout pour sortir. J'ai quasiment parcouru la moitié du couloir quand deux énormes bras me ceinturent et me soulèvent.

– Non !

J'ai l'impression d'être enserrée par un boa constrictor. Je me tortille dans tous les sens, déchaînée. Je ne veux pas ! Je n'irai pas là-dedans !

– Je la tiens !

– LÂCHEZ-MOI !

Mon cri se perd dans le vide et l'homme que j'ai mordu me ramène en arrière... pour me jeter sans ménagement dans une pièce sombre et minuscule. Je me relève sur-le-champ, sans me soucier de ma hanche douloureuse ou de ma cheville tordue par l'atterrissage. Je me précipite vers eux au moment précis où ils me claquent la porte au nez, et m'écrase contre le battant. Eux éclatent de rire pendant que je retiens un cri de douleur.

– Bon débarras !

Leurs voix me parviennent, atténuées. Je me laisse glisser le long de la porte, dont j'entends les verrous coulisser. Ça y est. Je suis leur prisonnière.

J'ai l'impression d'avoir remonté le temps. Comme si ces quatre ans et demi de liberté n'avaient jamais existé. Comme si j'avais rêvé ma fuite et mon existence loin de la secte. Comme si j'avais inventé mes petits boulots, ma meilleure amie, Terrence... Accroupie au fond de ma cellule, j'ai ramené mes genoux contre ma poitrine et reste sans bouger. Je me suis épuisée à force de tambouriner à la porte en appelant à l'aide. Personne n'a répondu – et je doute même que quelqu'un m'entende. Je me trouve dix pieds sous terre, loin des adeptes et de leurs habitations.

Que vais-je devenir ? Qu'est-ce que le gourou a prévu pour moi ? Pour le moment, je tente de garder mon sang-froid dans cette pièce étroite et sans issue, en tout point conforme à une cellule d'isolement. Une humidité malsaine suinte à travers les murs en pierre, et je me sens oppressée sous la lueur jaunâtre de l'unique ampoule. J'appuie mon front contre mes genoux et ferme les yeux, décidée à oublier ce qui m'entoure.

Un bruit s'élève alors. Un glissement. Je relève la tête et découvre le visage de Zackary en train de m'observer. Il a ouvert la petite fenêtre qui sert à distribuer les repas, comme en prison. Ses yeux noirs me détaillent avec une satisfaction évidente, qui réveille ma colère.

– Tu viens admirer ton travail ?

Il esquisse un sourire moqueur.

– Tu as toujours été aussi arrogante, April ?

– Et toi aussi stupide ?

Je ne me laisse pas démonter. De toute manière, je n'ai plus rien à perdre. Autant dire ce que je pense.

– Je ne sais pas si tu te rends compte de la situation dans laquelle tu t'es fourré. Tu viens de m'enlever !

Il secoue violemment la tête.

– Tu es ma femme ! J'ai tous les droits ! assène-t-il.

– Je crois qu'il va falloir relire le droit américain. Parce qu'aux yeux de la loi, tu m'as kidnappée. Qu'est-ce que tu crois ? Que mes proches ne vont pas signaler ma disparition ? Que personne ne va remarquer mon absence au travail ? Que mon enlèvement va passer inaperçu ?

Je ne le quitte pas des yeux et vois sa figure blêmir, ses lèvres trembler. À l'évidence, il n'a pas évalué les conséquences de son acte. Je le soupçonne d'avoir agi avant de réfléchir. Cela lui ressemble tellement ! Je ne suis même pas étonnée, seulement écoeurée par son coup de tête.

– Je ne crains rien ! s'exclame-t-il. Je suis sous la protection du père Samuel !

– Il n'est pas au-dessus des lois...

Zackary semble très mal à l'aise et un doute naît en moi.

– C’est lui qui t’a demandé de m’enlever ?

Il détourne la tête, fuyant mon regard, et se garde de répondre. Je commence à entrevoir ce qui s’est vraiment passé. Depuis le début, je suis persuadée que les sages ont orchestré toute cette opération mais...

– Tu as agi de ton propre chef, murmuré-je, stupéfaite.

Parce que jamais le père Samuel ne commettrait une erreur pareille, en s’exposant à des représailles judiciaires. Jamais il ne prendrait de tels risques pour sa communauté. Comment n’y ai-je pas pensé plus tôt ? Dans l’affolement, je n’ai pas compris l’essentiel : mon mari a agi sur une pulsion, sans se soucier des conséquences... Mon dégoût augmente avec la colère. Sans lui, jamais je ne me serais retrouvée ici ! Il referme brutalement le passe-plat et m’abandonne, coupant court à la discussion.

Je me retrouve à nouveau seule, avec mes pensées pour unique compagnie. J’ignore combien de temps s’écoule avant que d’autres bruits ne me parviennent. Quatre heures ? Six heures ? Assise par terre, je frotte mes bras et mes jambes pour me réchauffer. L’humidité transperce mes vêtements et je me sens glacée, ankylosée... et assoiffée. Je ne sais plus s’il fait jour ou nuit à l’extérieur quand l’ouverture coulisse et me laisse entrevoir un autre visiteur.

Elle ?

Ici ?

Incrédule, je ne trouve pas les mots, les yeux ronds. Je plaque une main sur ma bouche tandis qu’elle me contemple sans bouger.

– Jessica ?

Mon amie, l’ancienne serveuse du bar, esquisse un sourire.

– Ils t’ont enlevée, toi aussi ? bredouillé-je, entre inquiétude et incompréhension.

Son sourire s’accentue.

– Tu n’as toujours rien compris ?

Sa voix est différente – elle a perdu sa douceur, ses intonations juvéniles. Elle paraît désormais plus sèche, plus mature... à l’instar de son expression sévère. Elle n’a plus rien en commun avec la jeune fille naïve et perdue que j’ai recueillie dans ma voiture et prise sous mon aile. Ses cheveux châtain retenus par un nœud en satin rose – l’une des coiffures traditionnelles des femmes encore célibataires –, elle porte la longue robe bleu marine et le tablier blanc de la communauté, ainsi qu’un ruban au poignet. La revoir dans cette tenue me choque. Je nage en pleine incompréhension.

– Le père Samuel m’a envoyée dehors pour te surveiller.

J’encaisse la vérité comme un coup en pleine tête.

– Il t’a contactée pendant que tu étais à Riverspring ?

Elle éclate d’un rire agressif qui me donne la chair de poule. Elle ne ressemble plus en rien à la fille gentille et douce que j’ai connue.

– Il m’a demandé de te suivre le jour où tu es revenue voir ta mère, il y a huit ou neuf mois.

– Tu veux dire que notre rencontre dans la forêt, quand tu m’as demandé de l’aide pour fuir... tout était orchestré ?

Je ne peux pas y croire mais son rictus méprisant ne me laisse pas beaucoup d’espoir.

– Dans sa grande sagesse, notre maître a préféré ne pas organiser une battue pour toi. Personne ne s’est lancé à tes trousses ce jour-là. Qu’est-ce que tu crois ? Le père Samuel n’a jamais retenu personne de force dans notre communauté.

Elle a raison. C’est beaucoup plus subtil que ça. Dans un grand nombre de sectes, les fidèles sont leurs propres geôliers. Et Jessica semble croire dur comme fer à l’intégrité de son guide spirituel. Ses yeux brillent lorsqu’elle parle de lui, sa voix vibre, faisant éclater sa foi fervente.

– C’est moi qu’il a choisie pour cette mission de confiance. Je devais rester auprès de toi dans la ville où tu habitais et ne jamais te perdre de vue.

– Alors tu m’as fait croire que nous étions amies...

Mon murmure s’éteint, étouffé par la déception, le chagrin et la honte. J’ai été bernée durant des mois sans m’en douter. J’imaginai Jessica candide mais j’étais la plus naïve des deux, toujours trop prompte à accorder ma confiance. J’en paie le prix aujourd’hui !

– Je ne pensais pas que ce serait aussi facile ! Mais tu ne demandais que ça, une sœur à qui te confier, avec qui partager tous tes petits secrets. Je n’avais même pas besoin de te poser de questions, tu me livrais toi-même les informations dont j’avais besoin.

L’humiliation enflamme mon visage tandis que je reste assise par terre, adossée à l’un des murs de ma cage. Seuls trois mètres et une porte en métal nous séparent... mais j’ai l’impression de me trouver à des années-lumière de cette parfaite inconnue. Jessica s’est jouée de moi. Sans complexe, sans remords. Comment ai-je pu être aussi idiote ?

Je n’aperçois que sa figure mais à son raidissement, aux veines saillantes dans son cou, je devine qu’elle serre les poings et se contracte.

– Je n’avais aucune envie de rejoindre l’extérieur et de vivre parmi les pécheurs. Mais j’ai servi le père Samuel avec dévotion et je ne l’ai pas déçu. Quand je suis revenue, il m’a félicitée et m’a

assuré que j'avais aidé notre communauté, que j'avais été à la hauteur de ses attentes.

Je lis la fierté dans son regard et romps le contact, accablée. Je me suis fait avoir en beauté !

– Tu n'as jamais eu de famille en Arkansas, réfléchis-je à voix haute. Tu voulais seulement rentrer ici...

Tout s'emboîte parfaitement sous mes yeux horrifiés. L'histoire se reconstruit peu à peu, tel un grand puzzle.

– Quand Zackary a débarqué à Riverspring alors qu'on ne lui avait rien demandé, notre maître a trouvé plus sage de me rappeler. Ton mari a trop tendance à faire cavalier seul. Mais j'aurais presque envie de le remercier car, sans lui, nous serions encore coincées dans cette ville et je serais toujours obligée d'écouter les détails de ta vie... scabreuse.

Elle plisse le nez avec dégoût sans réussir à me vexer, même si elle me contemple comme la créature la plus répugnante de la planète.

– Comment a-t-il su où me trouver ? demandé-je, d'une voix atone.

– Il a dû espionner l'un de mes rapports au conseil des Sages, répond-elle en haussant les épaules. À moins qu'il n'y ait eu une fuite à cause de son père ? Notre maître mène l'enquête. Comment as-tu pu tourner aussi mal ! Tu as donc oublié tous les enseignements de la communauté ?

– Quels enseignements ? murmuré-je, désabusée. Me taire et obéir ?

Ce n'est pas vraiment ce que j'appelle une leçon de vie. Ma réponse semble la scandaliser au dernier degré et une barre rouge apparaît sur sa figure, traversant ses joues et son nez.

– Parfaitement ! Tu as oublié où était ta place ! Tu n'as pas l'air de prendre la mesure de tes actes. Tu vivais seule, sans mari pour veiller sur toi et prendre les bonnes décisions. Tu utilisais toutes ces technologies nocives, qui servent uniquement à embrouiller nos esprits et nous couper les uns des autres.

– J'étais normale...

Elle ne m'entend pas, poursuivant avec feu, faisant mon procès sans se soucier de mes réponses, de mes raisons, de mes motivations. Jessica est persuadée de détenir la vérité et d'avoir adopté le seul mode de vie respectable. Je me sens impuissante face à ses certitudes, ancrées en elle par le lavage de cerveau du père Samuel. Je sais que rien ne pourra l'atteindre ou lui faire entendre raison.

– Tu travaillais chez n'importe qui, en vendant tes services au plus offrant ! J'ai cru que tu avais touché le fond lorsque tu t'es installée chez ce vieux monsieur et que tu as accepté son héritage sans avoir aucun lien familial avec lui. Mais je me trompais ! Tu pouvais faire encore pire !

Elle postillonne, s'échauffant de plus en plus. Ses insultes ne me touchent pas. Elle et moi vivons sur deux planètes différentes.

– Tu as couché avec un homme alors que tu étais mariée ! Comment as-tu pu tomber aussi bas ? Est-ce que tu imagines mon choc, mon dégoût, quand tu m’as tout raconté ?

Je reste silencieuse, sans chercher à me défendre ou me justifier. Ce serait peine perdue. Embrigadée par la secte, conditionnée par les leçons apprises dès l’enfance, elle n’est pas prête à entendre un autre discours. Surtout pas de ma bouche. Elle semble me considérer comme le diable. Je passe les mains dans mes cheveux et les repousse en arrière. Je n’arrive plus à réfléchir correctement. Quand soudain, une question s’impose à moi.

- La poupée sur le seuil de ma chambre ?
- C’était moi. Tout comme les photos que tu as reçues à l’hôtel.
- Pourquoi ?
- Je voulais te rappeler d’où tu venais, qui tu étais et ce que tu avais perdu.

Comme si je risquais de l’oublier ! Cette secte, je la porte en moi comme une marque au fer rouge. Le désespoir m’envahit.

- Je n’avais pas compris qu’on ne pouvait plus te sauver. Tu iras en enfer, April !

Elle referme l’ouverture d’un coup sec et je me cache dans mes genoux, recroquevillée, les larmes aux yeux.

L’enfer ? J’y suis déjà.

Je m’effondre et pleure en silence, me vidant de mon chagrin, de mes forces, de tout espoir. Jamais je ne parviendrai à quitter cet endroit. Jamais je ne pourrai fuir une seconde fois la communauté. Que vont-ils faire de moi ? M’emprisonner jusqu’à la fin de mes jours ? Me tuer ?

Je songe un instant à négocier. Si je promets aux sages de ne pas parler, ils me laisseront peut-être partir. Après tout, je me suis tue durant les cinq dernières années. Je n’ai jamais rien raconté aux autorités : c’est un argument de poids ! Et je pourrais demander à ma mère de m’appuyer. Elle est devenue mon seul espoir, ici.

Mais la réalité ne tarde pas à me rattraper. Qu’est-ce que je raconte ? Je ne peux pas compter ma mère comme une alliée. Ne m’a-t-elle pas reniée lors de ma dernière visite ? Je doute qu’elle prenne mon parti face aux dirigeants de la secte. De toute manière, jamais le père Samuel ne me rendra ma liberté sur une simple promesse de garder le silence. Il ne faut pas rêver.

Je relève la tête en séchant mes joues d’un revers de la main. J’essaie de respirer avec calme au moment où j’aperçois un petit objet. Le ruban rose de Jessica, coincé dans la petite lucarne. Il a dû se détacher pendant qu’elle s’agitait. Je le récupère pour jouer à enrouler le tissu autour de mes doigts. Cela m’aide à réfléchir. C’est étrange mais ce ruban me rappelle quelque chose.

Je caresse le satin, pensive. Et brusquement, une image traverse mon esprit. Un ruban en train de flotter au vent, de tomber dans l'herbe. Cela fait des mois que je le vois dans mes rêves. Ma main se referme sur le bout de tissu tandis que je reste immobile, comme foudroyée. Un voile se déchire alors devant mes yeux.

Je me souviens de tout.

Je contemple l'anneau lisse à mon doigt, porté à l'index selon nos traditions. Je suis mariée. Je suis l'épouse de Zackary. Je n'arrive toujours pas à réaliser tandis que je m'éloigne des invités, de la foule bruyante et joyeuse. Les plus jeunes se prennent par la main pour danser, circuler entre les arbres tandis que les femmes garnissent les longues tables avec les plats préparés depuis hier. Les hommes, eux, se sont rassemblés autour de mon conjoint pour le féliciter.

Personne ne fait attention à moi. J'en profite pour contourner le grand bâtiment blanc des prières et me cacher de l'autre côté, en quête de calme et réconfort. Je me sens mal. Pas à ma place. En porte-à-faux avec ma propre vie. Je n'ose même pas penser à la nuit qui m'attend, ni à toutes les suivantes. Désormais, je vivrai sous le toit de Zackary, j'obéirai à ses ordres, je satisferai tous ses désirs.

Non.

Non, je ne peux pas, je ne veux pas.

Je m'adosse au mur en fermant les paupières, à côté de l'abri à bois. Un petit vent souffle sur mon visage et soulève la mousseline blanche de ma robe. Dans le lointain, une cloche sonne pour rameuter tous les convives et marquer le début du repas. Je me mords la lèvre. Les autres ne vont pas tarder à remarquer mon absence. Glissant le long de la paroi, je reste accroupie quelques instants de plus, avide de grappiller la moindre seconde loin de mon mari.

- Je t'ai dit non !

Un cri étouffé.

Je me tourne sans me relever et aperçois deux silhouettes à l'angle du bâtiment, en train de venir vers moi. Un homme et une femme. À cause des rayons du soleil, je place une main en visière au-dessus sur mon front. Je peine à distinguer leurs visages.

- Non !

Effrayés par le tapage, deux corbeaux s'envolent en croassant, s'éloignant à tire-d'aile vers la forêt alentour. Je reconnais alors Tara, l'une de mes voisines. Âgée de 25 ans, elle est très jolie avec ses cheveux de jais et ses yeux gris. Je me souviens qu'à mon âge, elle avait reçu pas moins de sept demandes en mariage. Ses parents étaient comblés.

- Tais-toi !

Mon beau-père. Je hausse les sourcils en reconnaissant sa voix. Il tient Tara par le haut du bras, pinçant très fort sa chair. La jeune fille s'arc-boute pour mettre le plus de distance possible entre eux. À son visage crispé, je devine qu'elle n'a aucune envie qu'il la touche. Elle paraît aussi furieuse.

- Tu vas rameuter tout le monde ! la menace Matthew.

- Tant mieux ! C'est vous que ça gênerait !
- Tu vas m'écouter, petite idiote ?
- Non, c'est vous qui allez m'écouter.

La cloche sonne à nouveau, couvrant leurs éclats de voix. De toute manière, la musique et les rires sont si forts qu'ils couvrent leur dispute. Je n'entends que des bribes, des mots. Pourquoi le mari de ma mère s'en prend-il à notre voisine ? A-t-elle commis un impair ? Je me redresse sans faire un bruit, inquiète.

- Non, non !

Cette fois, c'est un geignement. Tous les deux ont disparu derrière l'abri à bois. Marchant en crabe, je me décale et les aperçois. Matthew a poussé la jeune femme contre le mur et retrousse sa jupe, une main en dessous. Il pèse de tout son poids contre elle tandis qu'elle se débat, qu'elle le repousse, les deux mains sur son torse.

- Ne me touchez pas !
- C'est un honneur que je te fais !

Elle lui crache au visage, me laissant sans voix. Et la gifle ne tarde pas à suivre. Mon beau-père la frappe si fort que sa tête en rebondit presque contre le mur. Je souffre avec elle. Je souffre avec elle mais n'ose pas bouger, tétanisée par la peur.

- Vous n'avez pas le droit de faire ça ! siffle Tara, une main plaquée sur sa joue. Je vais vous dénoncer à la police !
- Sale petite garce ! Tu n'oserais pas !
- Vous me connaissez mal !

Tout se passe très vite. Si vite que je ne comprends d'abord pas ce qui se passe. Je les vois bouger, lutter. Puis j'aperçois un objet métallique. Un rayon de soleil s'y reflète, m'aveuglant brièvement.

Un couteau.

Mon beau-père le brandit, une main plaquée sur la bouche de Tara afin d'étouffer ses hurlements. Il plante la lame dans son ventre. Deux fois. À la suite. Il perfore ensuite sa poitrine, au niveau du cœur. J'ouvre la bouche sans parvenir à crier. Je ne peux plus détourner les yeux, regarder ailleurs. Je ne vois que la tache rouge en train de grossir sur la robe de Tara. On dirait une rose écarlate en train de s'ouvrir, pétale après pétale.

Du sang.

Du sang partout.

Tara s'effondre dans un râle et le ruban rose qui tenait sa chevelure se détache, s'enroulant à ses pieds. Je recule vivement, et par mégarde, je casse une brindille sous mon talon. C'est ce petit bruit qui alerte Matthew. Ce simple petit bruit. Pivotant dans ma direction, il m'aperçoit à son tour et je lis dans son regard la peur, la fureur, la haine. Je fais encore un pas en arrière. Lui reste immobile, l'arme du crime à la main.

Il a tué Tara. Elle ne bouge plus, son corps étendu dans les herbes hautes. Au loin, les rumeurs de la fête nous parviennent encore. Et soudain, je prends mes jambes à mon cou. Je détale en soulevant ma jupe jusqu'aux cuisses pour aller plus vite, toujours plus vite. Matthew jure dans mon dos et une seconde plus tard, je sens le sol trembler sous mes pas. Il est derrière moi. Il s'est lancé à ma poursuite.

Je cours.

Je vole.

Je traverse la forêt à une vitesse hallucinante, enjambant les racines, zigzaguant entre les branches basses, bondissant au-dessus d'un cours d'eau. Rien ne m'arrête. C'est une question de survie. S'il m'attrape, je suis morte. Comme Tara.

- Reviens !

J'entends sa voix dans la forêt, sans savoir l'endroit exact où il se trouve. Dans cette nature dense, il m'a perdue de vue... et inversement. Mais nous sommes près l'un de l'autre. Trop près à mon goût.

- April !

Un cri suit mon prénom, accompagné d'un gros bruit. Je crois que mon beau-père vient de tomber et se blesser. Saisissant ma chance, je disparais entre les buissons et parviens à regagner la limite de notre propriété. Je me retrouve devant une route en bitume et la traverse sans faire attention, sans voir ce monstre de métal lancé sur moi à pleine vitesse et qui me renverse. Je n'ai pas le temps d'avoir peur. Je sens seulement une douleur terrible m'envahir. Mon corps décolle et ma tête heurte violemment une vitre, me plongeant dans l'obscurité.

2. Le dernier espoir

Comment ai-je pu oublier un meurtre ? Cette question me taraude durant des heures et me poursuit dans mon sommeil. Ma mémoire a complètement occulté cet évènement. Lorsque je me suis réveillée à l'hôpital, après mon accident, je n'avais plus aucun souvenir. Je me rappelais seulement la cérémonie de mariage et... plus rien. Ou seulement quelques images floues.

Mon subconscient a sans doute voulu me protéger, m'épargner un poids trop lourd à porter. Je frotte mes yeux, assise dans le coin près de la porte. Je me suis rapprochée de la sortie à force de suffoquer dans ce réduit. Jamais mon beau-père ne m'a semblé plus inquiétant. Je voudrais qu'il paie pour son crime, mais comment faire, du fond de ma cellule ? J'enroule à l'infini le ruban de Jessica autour de mon index, pensive. Sans lui, je ne me serais jamais réveillée, je n'aurais jamais compris mon cauchemar. Je devrais la remercier.

Avec une pomme empoisonnée.

Des pas s'élèvent soudain dans le couloir et je dresse l'oreille, tous les sens en alerte. Ils sont légers, discrets, à peine audibles. Je sais déjà qu'il ne s'agit pas de mes geôliers, beaucoup trop grands et lourds. Je me relève néanmoins d'un bond, prête à combattre. Et sous mes yeux, la petite fente s'ouvre pour laisser apparaître...

– Maman ?

Je reste tétanisée à un mètre de la porte. L'émotion m'envahit face à ses traits fins, ses yeux dorés pareils aux miens, sa bouche fine, son front intelligent et ses longs cheveux toujours tirés en gros chignon au sommet de sa tête – la coiffure des épouses dans notre communauté.

Elle n'a pas changé, ou presque. Car elle semble plus fatiguée, presque plus... âgée. Je découvre ses rides au coin de ses lèvres. Ce constat me brise le cœur. Combien d'années avons-nous perdues ? Combien d'années perdrons-nous encore ?

Enfin, si je survis...

Elle ne dit rien mais son regard m'enveloppe des pieds à la tête. Je n'y lis aucune colère, plutôt une sorte d'avidité, d'impatience. Je recoiffe nerveusement mes cheveux pour être présentable malgré mes vêtements fripés et ma mine défaite... ce qui lui arrache l'ombre d'un sourire.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

J'espère que sa visite n'est pas l'ultime cadeau concédé à une condamnée à mort, un peu comme le dernier repas en prison...

Elle baisse la tête avec gêne. Je ne peux pas voir ses gestes mais je la connais assez pour savoir qu'elle se tord les mains. Elle est ma mère. J'ai vécu seize ans avec elle – autrement dit, les trois quarts de ma vie. Ça ne s'efface pas comme ça.

– Je n'ai pas le droit d'être là, souffle-t-elle.

Elle ose croiser mon regard.

– Mais je voulais te voir.

Une petite lueur d'espoir s'allume dans mon cœur.

– Pourquoi es-tu partie, April ? lâche-t-elle d'un ton de reproches. Rien de tout ça ne serait arrivé !

– Je n'avais pas le choix.

Elle secoue la tête d'un air accablé comme si elle portait le monde sur ses épaules. Je me rapproche alors du passe-plat sans lui cacher ma peur. Parce que je suis morte de trouille. Des images du meurtre de Tara défilent devant mes yeux. Je n'ose pourtant pas en parler. Pas comme ça, de but en blanc. Elle ne me croirait pas.

Pourtant, j'ai peur aussi pour elle. Depuis des années, elle vit aux côtés de ce monstre. Ça ne peut plus durer. Je redoute qu'un jour, il ne s'en prenne à elle. Comme il veut aujourd'hui s'en prendre à moi.

– Que va-t-il m'arriver, maman ?

Je n'ai plus 20 ans. Je ne suis même plus une adulte au moment où je cherche une lueur d'espoir dans son regard. Je voudrais qu'elle me rassure, qu'elle me dise que tout ira bien, qu'elle me mente comme toutes les mères le font pour protéger leurs enfants. Mais elle détourne la tête, fuyant mes yeux affolés.

– Tu as de gros ennuis, dit-elle simplement.

Elle paraît assez mal à l'aise. Et ma peur redouble.

– Tu sais quelque chose ? Tu sais ce qu'ils vont faire de moi ?

Ma mère reste muette. N'est-ce pas la plus claire des réponses ? Je passe une main sur ma figure en essayant de ne pas paniquer. Je ne dois pas céder à l'affolement. Pas tout de suite. Il faut que je trouve une solution pour m'en sortir.

– J'ai besoin de ton aide, maman, articulé-je avec peine.

Silence.

Elle ne dit toujours rien. Je sors alors le crayon cassé, retrouvé dans la poche de mon pantalon avec deux pièces de monnaie et un vieux bonbon. Pas vraiment de quoi organiser l'évasion du siècle...

– Tu as un papier ?

Je sais qu'elle transporte la moitié de sa maison dans la poche de son tablier. Un jour, je l'ai même vue en sortir un petit kit de couture ou des bandages pour aider ses voisines. Elle se mord la lèvre inférieure.

– Ou de quoi écrire, insisté-je, en agitant mon crayon comme si je traçais des lettres.

Je l'entends fouiller dans sa poche d'où elle sort un bout de feuille déchirée, sur laquelle elle a inscrit une liste d'ingrédients et une recette de tourte. Elle me le tend avec méfiance à travers le passe-plat, mais je m'en saisis doucement. Je m'appuie contre le mur et inscris l'adresse et le numéro de téléphone de Terrence.

Ma dernière chance.

Ma seule chance.

– Il faut que tu contactes un ami à ma place. Il faut que tu lui dises où je me trouve. Il s'appelle Terrence Knight. Il habite à Riverspring, à côté de Miami. Riverspring, répété-je, dans l'espoir qu'elle retienne toutes ces informations.

Je plie le papier en deux et lui rends d'une main tremblante. Pendant un instant, je redoute qu'elle ne le prenne pas, qu'elle le refuse. Mais elle s'en empare et le fourre dans sa poche, comme si elle ne voulait plus en entendre parler.

C'est bien parti...

– Essaie d'appeler Terrence, maman. Je t'en supplie.

Elle esquisse un sourire ironique et je peux presque lire dans ses pensées. Nous sommes dans la communauté d'Asclépios, ici. La technologie est bannie.

– Il y a forcément un téléphone dans les appartements du père Samuel, lui rappelé-je. Ou dans le bâtiment où les Sages tiennent leur conseil.

Comment le sais-je ? Parce que la police, dans le commissariat où j'ai essayé de porter plainte voici plusieurs années, avait un numéro de téléphone où joindre la secte en permanence. Un numéro fixe. Je ne l'ai jamais oublié. L'inspecteur qui m'avait reçue l'avait noté et accolé au nom du père Samuel dans son agenda, ouvert devant lui.

– Tu veux que je m'y introduise sans permission ? C'est de la folie ! s'écrie-t-elle, apeurée.

J'essaie de capter son regard et plonge dans ses yeux, désespérée.

– Est-ce que tu vas m'aider, maman ?

Elle ne réplique rien. Pire, elle rompt le contact, m'offrant la plus limpide des réponses. Je ne peux pas compter sur elle.

– Ne me laisse pas tomber. Pas maintenant.

– Tu me demandes de trahir notre communauté !

– Non, de sauver ta fille.

Elle se détourne.

– Je refuse, April. Je suis désolée.

La petite lueur d'espoir s'éteint, soufflée par ses paroles. Ma dernière chance vient de disparaître. Mais j'ai peut-être un moyen de la convaincre en jouant le tout pour le tout.

– Tu te rappelles le jour de mon mariage ? murmuré-je, bouleversée.

– Comment pourrais-je l'oublier ?

– J'ai vu quelque chose après la cérémonie, quelque chose que je n'aurais pas dû voir et qui m'a poussée à m'enfuir.

Je prends une inspiration et lui raconte tout. D'une traite. La conversation entre Matthew et Tara. La tentative de viol. Les coups de couteau. Puis ma course éperdue à travers la forêt, avec son mari aux trousses. J'essaie de ne pas donner trop de détails, par égard pour elle, mais je ne lui cache rien. Elle a épousé un homme dangereux, violent, cruel et elle a le droit de connaître la vérité. Elle-même a-t-elle déjà souffert à cause de Matthew ? S'en est-il déjà pris à elle ? Pas en ma présence, en tout cas... Mais ces questions m'obsèdent et me font trembler pour elle.

Elle me contemple alors avec une telle colère que je recule d'un pas.

– Comment oses-tu inventer cette histoire sordide ? Et accuser ton beau-père, l'homme qui t'a élevée ? Tu es vraiment prête à tout !

J'écarquille les yeux.

– Mais non, je t'assure ! C'est la vérité ! Il est tombé pendant qu'il me poursuivait ! m'exclamé-je. Je parie qu'il s'est fait très mal et qu'il est revenu avec une blessure.

Je devine son trouble, même si elle s'empresse de le dissimuler. Apparemment, j'ai touché juste.

– Tu mens.

– J'aimerais mieux, crois-moi. Parce que j'ai été le témoin d'un meurtre, ce qui fait de moi un témoin gênant pour les dirigeants de cette secte. À ton avis, que font-ils aux gens qui menacent

l'existence même de leur communauté ?

Elle secoue la tête pour chasser mes paroles et les tenir loin d'elle.

– Tu mens, répète-t-elle sèchement.

Et elle referme l'ouverture en tirant le petit panneau d'un coup sec. La terreur déferle sur moi, suffocante. Non ! Elle ne peut pas me laisser comme ça ! Je tambourine contre le battant avec la force du désespoir.

– Je t'en prie, maman ! m'écrié-je à travers la porte. Ne me laisse pas mourir !

Cela fait des heures que je suis assise au fond de ma cellule. J'enfouis mon visage dans mes genoux, cachée par mes cheveux blonds, recroquevillée dans mon coin. Quand ma mère m'a-t-elle rendu visite ? Je n'en sais rien. Je n'ai plus aucune notion du temps. Je suis seulement sortie de ma cage une fois, à force d'appeler à tue-tête pour aller aux toilettes. De même, ils ne m'ont donné qu'un verre d'eau depuis mon arrivée.

Je mords mes lèvres craquelées et serre mes jambes entre mes bras, pour ne plus entendre mon estomac crier famine. Je n'arrête pas de penser à des frites. Ou de la mousse au chocolat. Je serais même capable de manger les deux en même temps. Plus les heures passent, plus mon énergie diminue. Et l'humidité ambiante n'arrange pas mon état. Je frissonne constamment, glacée.

Nul doute que le père Samuel est au courant du meurtre. Matthew a forcément raconté toute l'histoire à son frère aîné. À son avantage, bien sûr. J'imagine qu'il s'est trouvé des excuses pour son agression – Tara l'a provoqué, voire, elle était consentante... les traditionnelles horreurs proférées pour innocenter les coupables. Ou alors, il s'agissait d'un piège et il s'est seulement défendu, sauvant sa vie face à une jeune fille deux fois plus jeune et plus frêle.

Cela lui ressemblerait bien.

Il sait donc aussi que j'en ai été le témoin... ce qui fait de moi la personne la plus dangereuse pour sa petite entreprise de lavage de cerveaux. Cela explique pourquoi il m'a fait espionner après mon ultime visite, quelques mois plus tôt. Après des années de silence, ma brusque réapparition a dû l'inquiéter. Et si j'étais venue chercher des preuves de l'assassinat ? Ou si je tentais d'inciter d'autres adeptes à témoigner ? Puisqu'il ne pouvait pas me faire disparaître au vu et au su de tous, le gourou a opté pour une surveillance active.

Je comprends pourquoi il m'a envoyé Jessica. Je voudrais pleurer mais je n'ai plus la moindre larme à verser. Je suis trop fatiguée, trop découragée, trop désespérée pour ça. Je ne quitterai plus jamais cet endroit. Je suis condamnée à y vivre jusqu'à la fin de mes jours.

Ou à y mourir.

Je lutte contre les souvenirs qui m'assaillent. Je pense à Basil, à nos fous rires quand il m'apprenait le fonctionnement d'un four électrique ou d'un frigidaire, comme si je venais d'une autre planète. Ses conseils pleins de sagesse me manquent – lui aurait sûrement trouvé un moyen de me faire sortir d'ici !

Je pense aussi à ma première rencontre avec Lauren dans un café. Elle se servait d'un smartphone – un appareil que je n'avais jamais vu de ma vie. Lorsque je lui ai posé des questions sur cet engin, elle a d'abord cru que je plaisantais. Puis, en se rendant compte que j'étais sérieuse, elle a entamé la discussion. Nous étions des extraterrestres l'une pour l'autre ! Notre amitié était née.

Je me rappelle un dîner dans son appartement, à la découverte de la « junkfood ». Un apéritif dans l'appartement de Lauren. Une soirée déguisée où nous étions venues en Thelma et Louise. Un semi-marathon que nous avons abandonné au bout de deux kilomètres, pour bifurquer vers un salon de thé. J'esquisse un sourire. Ensemble, nous avons fait les quatre cents coups et je la considère comme un membre de ma famille. Non, mieux qu'un membre de ma famille.

Ses blagues me manquent. Son écoute me manque. Tout en elle me manque. J'ai l'impression d'avoir une pierre dans la poitrine. C'est peut-être son numéro que j'aurais dû donner à ma mère.

Terrence.

Je pense à lui en permanence. Enfermée dans une cellule, je suis bien obligée d'affronter mes sentiments ! Je me rappelle notre première rencontre, à l'office notarial. J'ai été saisie par la couleur de ses yeux, bleu des mers du Sud – un regard qui continue à me hanter, à me donner des frissons. Et notre première nuit. Nous étions tellement attirés l'un par l'autre que nous avons craqué malgré nos incessantes disputes.

Je ne pourrais pas vivre sans Terrence. J'éprouve des sentiments intenses pour lui, et je me sens idiote de ne pas lui en avoir parlé. Maintenant, je n'en aurai plus jamais l'occasion.

– Je t'aime, Terrence.

Je suis amoureuse de toi. De tout mon cœur. De toute mon âme. Même si ça ne change plus rien...

Après une attente interminable, peut-être plusieurs jours, deux hommes viennent me chercher et m'obligent à me relever sans fournir d'explication. Je tiens à peine sur mes jambes, affaiblie par le régime drastique de la prison. Mes vêtements collent à ma peau, raidis par la saleté.

– Qu'est-ce que vous faites ?

Ma voix se casse, enrouée.

– Lâchez-moi !

Je tente de leur résister mais je n'ai plus aucune force. Mes attaques ne leur font pas plus de mal qu'une piqûre de moustique. Ils se moquent même de moi lorsque je me débats et m'emmêle les pieds, en manquant de tomber.

– Où est-ce que vous m'emmenez ? insisté-je, affolée.

Nous sommes sous terre, dans une galerie qui relie deux bâtiments – celui des châtiments, vétuste et presque dépourvu de mobilier, destiné à accueillir tous les fauteurs de troubles durant leur isolement, et celui des hommes, réservé aux dignitaires de la secte. Je n'avais jamais soupçonné son existence ! Combien de secrets recèle encore cet endroit ? Combien de pièges ?

Je reconnais l'édifice interdit aux femmes, celui où j'ai attendu le gourou avant mon mariage. Je retrouve le carrelage noir et blanc du hall, les portes en bois moulurées, la colonnade de l'entrée. La magnificence des lieux me frappe, en totale contradiction avec la simplicité des maisons des adeptes. Et c'est lui que je rencontre encore une fois entre ces murs d'un blanc aveuglant.

Mes deux gardiens me laissent face au père Samuel, assis au bout d'une grande table ovale, parmi ses conseillers. La porte claque dans mon dos et j'entends le tour de clé dans la serrure. On m'a enfermée avec ses huit hommes.

– Une contre huit, ce n'est pas très équitable, remarqué-je.

J'essaie de dissimuler ma peur viscérale, consciente de jouer ma vie durant cet entretien – ou ce procès ? J'ai l'impression d'être dans un tribunal, face au président de la cour et ses jurés. Je tiens à peine debout devant eux. Je remarque aussi la beauté des meubles autour de nous : la table est un bois massif, comme le parquet. Une pendulette en or orne le buffet derrière le gourou, à côté d'un chandelier précieux et d'une statuette ancienne.

Et il prêche pour vivre dans la simplicité...

J'examine toute la pièce dans l'espoir de trouver une porte ou une issue par laquelle m'enfuir... mais il n'y a qu'une seule entrée et je suis gardée à vue. Écrasant une toux sèche dans mon poing, j'essaie de ne pas m'étouffer. Le père Samuel ordonne alors d'un geste qu'on me serve de l'eau. Me jetant presque sur le verre, je le vide d'une traite.

– Merci, murmuré-je.

– Nous ne sommes pas contre toi, April, me répond le père Samuel d'une voix posée. Pourquoi penses-tu tout de suite à un affrontement ?

Je ne l'ai pas vu depuis quatre ans et demi, mais il n'a pas changé, conforme à tous mes souvenirs. Grand. Les yeux trop clairs, trop perçants. Les cheveux grisonnants. Il est impressionnant, charismatique, même s'il y a quelque chose qui cloche chez lui. Comme si sa perversion contaminait ses traits malgré tous ses efforts. Je le devinais déjà à l'adolescence, sans pouvoir mettre des mots

dessus. Tout semble normal pourtant. Mais c'est une ombre dans un sourire, une lueur dans son regard...

– Peut-être parce que j'ai été enlevée ? Parce que je suis le témoin gênant d'un meurtre commis par mon beau-père, et que nous le savons tous ? répliqué-je, la voix chevrotante.

Je suis dans un tel état de panique que les mots sortent tout seuls. Je n'arrive pas à mentir face au père Samuel. Il m'impressionne trop. Non, il me terrifie. Le mari de ma mère réagit sur-le-champ, en repoussant sa chaise et en se levant, les deux mains appuyées sur la table.

– Qu'est-ce que tu racontes, petite menteuse ?

– Tu le sais très bien. Tu as tué Tara Carson le jour de mon mariage.

– Elle est folle ! s'enflamme-t-il, en prenant les autres à témoin. Elle raconte n'importe quoi !

Alors pourquoi réagit-il avec une telle fougue ? Je recule d'un pas, impressionnée par ses cris et sa virulence, mais bien décidée à aller jusqu'au bout.

– Cette fille a toujours été dérangée !

Il est pourtant le seul à céder à la colère, à crier, à s'exciter, jusqu'à ce que son frère touche son bras et lui désigne sa chaise du doigt. Il n'a pas besoin d'un mot pour se faire obéir. Le père Samuel a toujours été doté d'une autorité indiscutable, au point de fonder une secte sur sa seule personnalité. Il me fait ensuite face tranquillement, comme si nous parlions autour d'un thé et de petits gâteaux. J'ai l'impression de rêver, comme si cette scène n'était pas réelle.

– Nous n'avons même pas eu le temps de nous saluer. Je suis heureux de te revoir, April.

– Tellement heureux que vous m'avez jetée en prison dès mon arrivée...

Des murmures désapprobateurs bruissent, entre deux regards scandalisés ou accusateurs. Le père Samuel se contente de sourire, chaleureux, malgré la petite étincelle dans ses yeux. Je l'ai piqué au vif. Mon ventre se tord, même si je ne peux pas aggraver mon cas. De toute manière, je suis persuadée qu'ils ont déjà décidé de mon sort.

– J'ai agi pour ton bien. Tu n'étais pas dans ton état normal et je redoutais que tu ne te blesses – ou que tu ne blesses une autre personne.

J'en ai la mâchoire qui se décroche.

– Et au sujet de cette histoire de meurtre, dont nous n'avons jamais entendu parler, quelles sont tes preuves ?

– Je...

Il me prend de court.

– Ce sera ta parole contre la nôtre, m'explique-t-il, sans animosité. Or, tu n'as jamais été un

élément très stable de notre communauté. Tu nous causais déjà une certaine inquiétude lorsque tu étais plus jeune...

Il tente de me faire passer pour folle et il est très convaincant ! Comment pourrais-je l'affronter dans un véritable tribunal ? C'est lui que la police et le juge croiraient. D'autant qu'il a raison : je ne dispose d'aucun élément pour étayer mes accusations. Je ne sais même pas où ils ont enterré le corps de Tara !

– Vous comptez me jeter en cellule ? Ou me tuer ?

Nouveaux chuchotements outrés entre les conseillers. J'essaie d'ignorer leurs messes basses et leurs critiques, même si certains mots se détachent : « folle », « hystérique », « dangereuse ». Le pire, c'est qu'ils sont sûrement tous au courant pour le meurtre et qu'ils savent parfaitement qui, de Matthew ou de moi, dit la vérité. Mais ils sont excellents acteurs, au point de me troubler. Le père Samuel prend un air atterré.

– Tu te trompes, April. Jamais je ne ferai de mal à un membre de ma famille. Car, malgré ton comportement, je continue de te considérer comme l'une des nôtres. Tous mes fidèles me sont chers. Ils sont mes enfants et, en bon père, je dois veiller sur eux. Il s'agit de mon devoir.

Ce qu'il ne faut pas entendre...

Je lutte contre un accès de colère, choquée par ses propos. Non, scandalisée ! Comment ose-t-il proférer de tels mensonges et jeter des adeptes dans des cages dignes d'oubliettes pendant des jours, sans eau ni nourriture ?

– Je regrette que le monde extérieur ait corrompu ton esprit à ce point. Voilà pourquoi je ne voulais pas que tu t'éloignes de nous. Je savais que tu n'étais pas assez forte pour résister à son emprise.

Je serais presque admirative si je n'étais pas terrifiée. Pas étonnant qu'il réussisse à manipuler tout le monde !

– Pourquoi sembles-tu à ce point persuadée que nous sommes dangereux ?

– Je viens de me faire enlever par mon mari et jeter dans le coffre de sa voiture ! lui rappelé-je, un peu hallucinée.

– Et il sera puni pour ce crime. Personne ne lui a jamais demandé de te kidnapper. Il a agi en son âme et conscience.

Il a réponse à tout. Je reste plantée devant la porte close, les bras croisés, sur la défensive. Je supporte de moins en moins l'atmosphère oppressante des lieux. Tous les regards sont braqués sur moi, accusateurs, hostiles, voire emplis de haine, au moins pour mon beau-père.

– Réfléchis bien, April. Personne ne t'a jamais fait le moindre mal durant ton enfance. Personne n'a jamais levé la main sur toi – ou il aurait eu affaire à moi.

– Mais... ce n'était pas forcément physique ! m'exclamé-je.

J'ai l'impression de me noyer, de perdre la tête.

– Tu parles de violence psychologique ? Qui t'a harcelée ? As-tu des exemples ou des noms ?

– Non, je...

Ce n'est pas si simple et il en a conscience. Incapable de rassembler mes pensées, je me retrouve à bredouiller, à me débattre contre le courant.

– C'est un tout ! C'est... c'est une pression constante... et il y a la surveillance... et... la cellule d'isolement...

Le père Samuel lève la main pour m'arrêter, d'un calme absolu. Il se tourne alors vers ses acolytes.

– Vous pouvez partir, messieurs. April est troublée et elle a besoin d'un peu de temps pour se ressaisir.

– Vous n'aurez plus besoin de nous ? veut s'assurer l'un des sages.

Je ne le reconnais qu'à cet instant. Il s'agit du père de Zackary, qui n'a pas cillé une seule fois lorsque j'ai parlé de son fils. Il ne regarde jamais dans ma direction, comme si j'étais transparente. Sa ressemblance physique avec son fils me plonge dans un profond malaise.

– Non. Nous allons régler cette affaire en famille.

Le père Samuel. Matthew. Moi. Mon sang se glace.

Certains conseillers me frôlent en passant près de moi mais aucun ne me bouscule. Je perçois pourtant une menace latente, des regards en angle, des gestes agressifs. Je ne bouge pas, droite comme un piquet. Le gourou et son frère restent aussi en place, assis l'un à côté de l'autre. Ils profitent du brouhaha pour échanger un bref coup d'œil. Tout devient clair.

Ils vont se débarrasser de moi.

3. Ceux du dehors

Des cris retentissent alors que les sages se consultent du regard. Qu'est-ce que c'est ? D'où est-ce que ça vient ? Je tourne la tête avec les autres, cherchant d'où provient ce vacarme, qui ne cesse d'augmenter au fil des secondes. Des bruits de course nous parviennent depuis le rez-de-chaussée, accompagnés par des apostrophes. Des gens s'interpellent. Il se passe quelque chose au rez-de-chaussée. Je regarde alors le gourou – non parce que j'attends de lui une solution... mais parce que j'espère son départ. Et ça ne rate pas ! Il repousse sa chaise et se lève.

– Toi, ne bouge pas ! lance-t-il à son frère.

Matthew se redresse d'un bond, l'air mécontent. Il ne semble pas beaucoup aimer la tournure des événements. Le père Samuel est livide, lèvres et narines pincées, le regard attiré par les escaliers, au bout du corridor.

– Tu t'en vas ?

Mon beau-père suffoque, scandalisé au point d'omettre de le vouvoyer.

– Maintenant ?

Restée devant la porte, je suis leur échange avec attention, même si les cris et le brouhaha m'empêchent de tout comprendre. Sans parler des messes basses des conseillers, en train de se rassurer les uns les autres. Je recule jusqu'à m'adosser au mur pendant que les deux frères s'affrontent. Le maître des lieux décoche un regard glacé à son cadet.

– Il y a plus urgent.

– Plus urgent que ça ? s'écrie Matthew, en me désignant du doigt.

« Ça ». Je ne suis même plus une personne. Juste une chose. Ou une corvée à accomplir sur leur « to do list » du jour.

Tuer April. C'est bon, ça, c'est fait.

Le gourou le réduit au silence d'un regard foudroyant. Sous mes yeux étonnés, Matthew rentre la tête dans les épaules et baisse les yeux au sol. Il n'en mène plus très large face à l'autorité fraternelle. Le père Samuel se penche à son oreille pour articuler quelques mots. Je n'ai que l'image, sans le son, mais je devine leurs propos.

« Tu es le seul responsable. C'est toi qui nous as mis dans cette situation. »

Mon beau-père bredouille une réponse mais le gourou s'éloigne déjà à grands pas, passant sous mon nez sans me prêter attention, rapidement suivi par tous les sages. Il déverrouille la porte et les

cris survoltés se font plus puissants. Une violente dispute a dû éclater entre des adeptes. Cela n'arrive normalement jamais. Pas dans cette secte. Pas sous le contrôle du père Samuel.

Dans le fond, peu m'importe ce qui se passe : c'est ma chance et je compte la saisir. Je sors discrètement de la salle quand deux mains s'abattent sur mes épaules au moment où je franchis le seuil.

– Où tu vas comme ça, April ?

Je sursaute violemment, fauchée dans mes espoirs. Mon beau-père m'attire alors en arrière tandis que les autres hommes disparaissent dans les escaliers. Leurs pas résonnent avec force, se mêlant au chaos général. Ma peur augmente lorsque Matthew m'entraîne avec lui, en me maintenant contre son torse. Il me conduit sur le palier du premier étage, sans doute rongé par la curiosité. Et l'appréhension. Ses paumes moites me communiquent sa nervosité, comme son expression figée. Il marche si vite que je trébuche tous les deux mètres. Il n'arrête pas de me pousser devant lui. Son contact me dégoûte. Je ne déteste personne autant que cet homme !

Les hurlements se font plus forts, plus audibles à mesure que nous descendons l'escalier. Je vois des hommes courir en direction du vestibule. Et je me fige, le cœur battant la chamade. Non, ce n'est pas possible. Je dois rêver. Je dois me tromper. Parce que ça ne peut pas être la voix de... Terrence !

– Je veux voir April ! tonne-t-il.

Terrence ! Terrence est là ! Il semble dans un état de fureur jamais atteint. Je tente aussitôt de ruer vers l'avant, d'échapper aux griffes de mon beau-père... mais je n'ai plus de force. Il n'a aucun mal à m'immobiliser. Et lorsque je veux hurler, appeler Terrence à l'aide, la main de mon beau-père s'abat sur ma bouche comme un bâillon.

– Vous n'avez rien à faire ici !

Je reconnais le timbre du gourou.

– Je vous repose la question une dernière fois : où est April ?

– April est partie il y a plus de quatre ans et demi. Vous devriez vous renseigner, réplique le gourou, sarcastique.

– Ne vous foutez pas de moi ! Je sais que vous la retenez prisonnière quelque part. Et je vous jure que si vous ne m'amenez pas April sur-le-champ, je détruirai votre secte pierre à pierre, s'il le faut !

Je cherche Terrence au milieu de la foule, entravée par mon beau-père. Une quarantaine de personnes se pressent dans le hall : les gardes qui ont tenté de repousser Terrence, les hommes sortis des salles du rez-de-chaussée, ceux qui travaillaient sans doute à proximité, mais aussi des femmes probablement attirées par les cris pendant qu'elles œuvraient aux champs. Tous les regards convergent dans la même direction.

Terrence.

C'est lui qu'ils observent tous.

J'étouffe un sanglot, touchée en plein cœur. Il est venu. Il est venu pour moi. Je n'arrive pas à y croire ! J'ai l'impression de ne pas l'avoir vu depuis une décennie. Je détaille avidement ses traits rongés par la fureur sans qu'il me remarque. Et soudain, je mords les doigts de mon beau-père, le forçant à retirer sa main.

– Terrence ! hurlé-je, de toutes mes forces.

Il me voit.

Enfin.

Nos regards se croisent, passionnés, incrédules. Durant une seconde, il n'y a plus que nous. Nous sommes seuls au monde malgré la foule, malgré les yeux braqués sur nous, malgré les adeptes toujours plus nombreux. Mais quand Terrence s'élançe pour me rejoindre... deux hommes se jettent sur lui en l'attaquant par-derrière.

– Attention ! crié-je.

Mon avertissement se perd au milieu des cris, des jurons, de l'incompréhension générale. Et Terrence se retourne au moment où le poing d'un de ses adversaires fend l'air. Se baissant d'extrême justesse, il ceinture son ennemi à la taille et le repousse violemment. L'homme bascule alors en arrière et se retrouve sur le carreau, étendu par terre.

– Terrence !

Malgré l'épuisement, malgré le manque d'eau, de nourriture, de sommeil, malgré la peur et le froid, je mène la vie dure à mon beau-père. Voir l'homme que j'aime m'a donné un regain d'énergie et je me débats comme une folle.

– Tu vas arrêter ! s'écrie Matthew, en me secouant avec brutalité.

J'essaie de lui donner des coups de coude... sans pour autant lâcher des yeux Terrence.

– Derrière toi !

Je tente de le prévenir mais son second adversaire le frappe dans le dos, m'arrachant un cri de peur. À quelques mètres de moi, Terrence vacille... mais parvient à esquiver les autres attaques. Et il attend que l'homme baisse sa garde pour lui asséner un coup de poing en pleine mâchoire. Deux fois.

L'adepte s'écroule à côté de son complice, en tenant son visage entre ses mains. Je crois qu'il a plusieurs dents cassées. Un grand silence s'ensuit. La majorité des sages se tient prudemment à l'écart. Le gourou, lui, en tremble de rage, les poings serrés, le regard flamboyant. Plus aucun fidèle ne veut se frotter à Terrence. Il me fait alors face, hors d'haleine.

– Je suis là ! m’écricé-je.

À nouveau, je veux aller vers lui, folle de joie, folle d’espoir. Mais Matthew m’expédie brutalement en arrière.

– Ne la touchez pas ! tonne Terrence, furieux.

Il esquisse un geste pour me rejoindre mais un autre homme s’interpose, lui barrant la route. Je ne vois que son dos et sa chevelure mais je l’identifie sur-le-champ. Zackary. Lui n’hésite pas à se jeter sur mon sauveur. Il est assez fou pour ne pas se rendre compte qu’il s’expose au danger.

– Elle est à moi !

Mon mari me contemple brièvement, comme si j’étais sa propriété – un regard qui me glace le sang autant qu’il m’écœure.

– April n’appartient à personne.

– Vous croyez que vous pouvez venir et récupérer ma femme ? Elle m’a juré soumission et obéissance !

– Une promesse extorquée sous la contrainte n’a aucune valeur.

Zackary se jette alors sur Terrence. Il l’attrape par les revers de sa chemise et le force à reculer... jusqu’à ce que ce dernier lui assène un violent coup de tête. Zackary le relâche aussitôt, le nez en sang.

– Salaud !

Il tente encore de lui sauter à la gorge et je me débats de toutes mes forces, donnant du fil à retordre à mon beau-père.

– Lâche-moi !

Les imprécations éclatent de tous côtés. Matthew, qui ne s’attendait pas à une telle résistance, finit par desserrer son étau. À quelques mètres, Terrence expédie un coup de poing à Zackary, le faisant tomber par terre, à demi assommé. Je me précipite alors vers lui, sans barrière, sans frein. Et Terrence s’élance vers moi, les bras ouverts pour me réceptionner.

– April !

Je me jette sur son torse tandis qu’il soupire :

– Si tu savais comme j’ai eu peur...

De mon côté, je ne peux pas prononcer un mot. L’émotion m’étrangle et je niche ma tête au creux de son cou, en inspirant son parfum. Je ne veux plus jamais le quitter. Je veux rester collée à lui jusqu’à la fin de mes jours. Ses lèvres se posent dans mes cheveux, ses mains m’enserrent, me

touchent, comme s'il devait se convaincre de ma réalité.

– Ils t'ont touchée ?

L'angoisse transperce sa voix. Je secoue la tête.

– Ils t'ont fait du mal ?

Il pose son front contre le mien. Le soulagement déferle sur moi. Tant qu'il est là, plus rien ne peut m'arriver. Et son inquiétude me touche, se déposant comme un baume sur mes blessures.

– Pas physiquement, murmuré-je.

Mes réponses semblent le rassurer après cette longue incertitude. Je caresse son bras en remontant vers ses épaules. Lui aussi est intact. Zackary n'a pas mis sa menace à exécution le jour de mon enlèvement. Terrence relève la tête en me gardant contre lui, pour ne pas rompre notre contact. Je ne me suis pas sentie aussi en sécurité depuis des jours.

– Vous tous, vous allez devoir répondre de vos actes devant la justice ! s'exclame-t-il, en soutenant le regard haineux du gourou.

– Ne l'écoutez pas. Il tente de vous intimider.

Le père Samuel lève les mains en signe d'apaisement pour calmer ses fidèles. Autour de lui, les murmures inquiets forment un bourdonnement continu. Terrence se fend d'un sourire ironique.

– Vous croyez vraiment que vous pouvez enlever une jeune femme sans rendre des comptes ?

– Vous ne nous faites pas peur ! s'exclame alors Matthew. Nous sommes plusieurs centaines contre vous.

– Mais qui vous dit que je suis venu seul ?

Les voitures de police ont envahi la propriété. Une trentaine d'hommes en uniforme se chargent des arrestations, dans les lueurs bleutées des gyrophares. La moitié du commissariat semble s'être donné rendez-vous sur le domaine de Samuel Barnes. Dans les bras de Terrence, je les contemple pendant qu'ils s'agitent, multipliant les arrestations. Nous avons trouvé refuge sous un tilleul, à côté du sanctuaire.

– Ça faisait des années qu'ils attendaient une occasion de s'introduire ici, m'explique Terrence.

– Pas tous... murmuré-je.

Le souvenir des officiers corrompus me hante encore. Je me rappellerai toujours de ces hommes qui ont refusé d'enregistrer la plainte d'une fille de 16 ans, sans famille, sans toit, sans appui.

– Tous les agents présents luttent depuis des mois contre la corruption qui gangrènent leurs rangs.

Ils vont enfin pouvoir dénoncer et court-circuiter leurs collègues véreux.

Terrence a retrouvé son self-control tandis que nous observons deux sages en train de monter à l'arrière d'un véhicule de patrouille. Les dirigeants passeront devant le juge d'ici quarante-huit heures – car lui seul est apte à statuer sur leur sort. Hébétés, les fidèles regardent ce vaste coup de filet qui leur enlève leurs maîtres à penser. Ils sont une centaine à assister au spectacle et d'autres membres affluent sans cesse.

Je viens de bouleverser la vie de tous ces gens, désormais sans repère ni foyer, alors que je m'y refusais depuis mon départ, quatre ans plus tôt. Mais ai-je seulement eu le choix ? Des cris attirent soudain mon attention au bout de l'allée et je reconnais Jessica, en train de lutter contre un agent. Elle tente de lui reprendre des mains un carton plein de papiers... avant d'être immobilisée par un officier. Je détourne la tête. Je n'ai même pas de rancune à son égard. Je voudrais seulement l'oublier.

Et ma mère ? Où est-elle passée ? J'ai beau me tordre le cou, je ne la vois nulle part.

– Monsieur Knight !

Un agent interpelle Terrence.

– On vous avait demandé de ne pas intervenir seul !

Mon compagnon ne s'en excuse pas, franc et direct.

– Je ne pouvais pas attendre.

Il se tourne alors vers moi et je me retrouve à nouveau hypnotisée par l'eau tropicale de ses yeux. J'en sens la chaude caresse sur mon visage.

– J'avais trop peur qu'il te soit déjà arrivé malheur.

Il a foncé sans attendre la police ? Sans renfort ? Au péril de sa vie ? Cette découverte me laisse sans voix. Je ne sais pas comment l'interpréter... je sais seulement que son acte de bravoure me bouleverse.

– Tu sais bien que je résiste à tout ! m'exclamé-je, pour masquer mon émotion. Je dois être en titanium !

– Je suis sérieux, April. J'ai cru devenir fou durant ces cinq derniers jours.

J'avale ma salive avec peine, troublée par sa sincérité... et par ce que ses paroles impliquent. Je baisse rapidement la tête mais il prend mon menton entre son pouce et son index, me forçant à le regarder.

– Tu avais enfin la maison pour toi tout seul, pourtant...

– Mais sans toi, elle n’a plus de valeur.

Je rougis au milieu des policiers qui vont et viennent. Par compassion pour mon teint pivoine, Terrence lâche mon visage, le sourire aux lèvres.

– Et puis, j’avais peur d’assassiner tes plants de tomates !

– C’est un aveu de meurtre ?

– Non. Je te rappelle qu’on est entourés par des policiers.

J’éclate de rire.

– Qu’est-ce que tu leur as fait à ces malheureuses ?

– Mais rien, justement. Je nie toute implication. Mais j’ai un scoop pour toi : je n’ai pas la main verte.

Comme ça fait du bien de plaisanter avec lui ! Notre fou rire passé, je recommence à observer les hommes en uniforme qui emportent avec eux des cartons remplis de papiers. Les officiers ne se contentent pas d’arrêter les dirigeants de la secte, ils ont également obtenu un mandat pour saisir toutes les preuves nécessaires. Je n’arrive pas à y croire, tiraillée entre incrédulité et culpabilité. J’assiste au démantèlement de la communauté. Jamais je n’aurais pensé voir ça un jour !

Parmi les fidèles, je cherche toujours ma mère sans la trouver. Elle n’est pas là. Peut-être refuse-t-elle de voir son mari menotté par les forces de l’ordre ?

– C’est ma mère qui t’a contacté ? demandé-je, en retenant mon souffle.

Parce que je peine à y croire.

– Oui, elle m’a téléphoné hier. Son coup de fil nous a permis d’obtenir un mandat pour te libérer.

Elle a fait ça pour moi. Elle a bravé les interdits et ses propres règles de vie pour me sauver. J’en suis scotchée. Lorsqu’elle est venue me voir en prison, je n’aurais pas parié une seconde sur son aide. Mais elle ne m’a pas abandonnée. Je suis si choquée que j’aimerais m’en asseoir par terre.

En ce moment même, elle doit être enfermée chez elle et se considérer responsable de la destruction de son foyer. Car la secte était sa famille depuis des années. Mais mise au pied du mur, c’est moi qu’elle a choisie, me laissant incrédule, pleine de reconnaissance et... d’espoir. Une réconciliation est-elle possible entre nous ?

Terrence enserre d’un bras ma taille et nous nous rapprochons des véhicules garés de travers, dans tous les coins. J’aperçois alors Zackary faire du grabuge. On ne voit et on n’entend que lui ! Il se débat avec vigueur, luttant contre les agents qui essaient de le maîtriser. La peur me saisit immédiatement à la gorge, même si je ne crains plus rien.

– Ne me touchez pas ! rugit-il.

Un troisième officier se précipite à la rescousse et le plaque contre le capot d'une voiture. Zackary lui donne un coup de pied, sans cesser de crier.

– Reculez ! Vous n'avez pas le droit ! Vous vous prenez pour qui ? Je suis chez moi, ici ! Et vous n'êtes personne !

Déchaîné, il se rend soudain compte que Terrence n'est pas loin et tente de faire un pas vers lui.

– Toi, tu vas le payer !

Je veux me mettre devant Terrence, furieuse. Face à lui, je ne céderai plus à la peur. Mais au moment où mon compagnon me retient par le coude, une voix tonne :

– Zackary !

Le gourou de la secte se tient derrière lui, les bras tordus dans le dos, les poignets menottés. Il le foudroie du regard, le visage figé par la fureur – une fureur rentrée, intériorisée, et d'autant plus impressionnante. Je recule d'instinct mais Terrence me serre plus fort en observant la scène.

– Suis ces policiers sans te faire remarquer, pour une fois.

Mon mari en suffoque, scandalisé, alors que le père Samuel le contemple avec un mépris évident.

– Tu ne crois pas que tu en as déjà assez fait ?

Zackary baisse la tête, soumis à l'autorité de son maître, et emboîte le pas aux agents. Le gourou le considère sans doute comme responsable de sa chute. Si mon époux ne m'avait pas kidnappée, rien de tout cela ne serait arrivé. Les officiers n'auraient jamais obtenu de mandat pour entrer ici. En état de choc, je ne réalise pas encore ce qui s'est passé. Et épuisée, j'appuie ma tête contre l'épaule de Terrence, qui soutient sans ciller le regard plein de haine de mon mari. Et j'observe le gourou s'asseoir sur la banquette d'une voiture et être emporté vers le monde extérieur.

Ce monde où tout n'est pas permis.

Ce monde où il faut rendre des comptes.

Mon monde.

4. Parler

Le commissariat de la ville n'a pas beaucoup changé en quatre ans. Je reconnais le jeu de fléchettes à côté du distributeur d'eau, ainsi que l'imposant monstera posé sur le comptoir d'accueil. Ses feuilles tropicales dissimulent en partie l'agent chargé de répondre au standard. Lui, je ne l'ai jamais vu – pas davantage que les autres officiers en train de s'activer dans une ambiance de ruche. Suite à ce grand coup de filet, des dizaines de personnes se pressent entre les murs. Des officiers, principalement. Mais aussi des victimes de la secte, pas très loquaces.

– Ils ne sont pas faciles à faire parler !

Un homme en civil entre dans le bureau où Terrence et moi attendons depuis une demi-heure. Je sursaute à son apparition, toujours tendue en présence de la police, pendant que Terrence lui serre la main. C'est lui qui a insisté pour que je vienne ici... parce que je n'étais pas convaincue ! Je n'avais aucune envie de retomber nez à nez avec des flics corrompus.

– Ils ont probablement été suspendus. Je pense que tu ne les croieras pas.

– Mais si c'est le cas, tu crois qu'ils se rappellent de moi ?

Il a alors esquissé un sourire amusé.

– Tu es difficile à oublier, April.

Comme pronostiqué par Terrence, je me trouve face un officier inconnu, un brun de taille moyenne, l'air confiant.

– Inspecteur Scott, se présente-t-il d'une voix posée.

Il me regarde avec bienveillance en s'installant derrière son ordinateur. J'enfonce les mains dans mes poches pour en cacher le tremblement. Terrence, lui, ne me quitte pas des yeux et pendant quelques instants, personne ne trouble le silence.

Surtout pas moi.

– Vous voulez donc témoigner contre Samuel Barnes, tente le policier.

– Et aussi contre son frère Matthew Barnes, et mon mari, Zackary Torres, ajouté-je, mal à l'aise.

Je décroise mes jambes pour les recroiser une seconde plus tard, incapable de trouver une position confortable. Je me tourne alors vers Terrence, désolée :

– Je ne sais même pas par où commencer.

Il me sourit en posant une main dans mon dos, chaude, protectrice. Une main qui m'apaise sur-le-champ, comme une formule magique.

– Si tu parlais de ton mariage forcé ? me propose-t-il.

Je m'accorde un instant de réflexion. Il a raison : tout a commencé ce jour-là. J'ose à nouveau croiser le regard du policier. L'inspecteur Scott ne me presse pas, attendant que je trouve les mots. Son respect me réconforte.

– Mon beau-père, Matthew Barnes, a décidé de me marier à l'âge de 16 ans parce qu'il me considérait comme une ado difficile...

Ça y est.

Je suis lancée.

Et plus rien ne peut m'arrêter.

À mon propre étonnement, les faits et les événements s'enchaînent tout seuls tandis que je réponds aussi aux questions de l'inspecteur. Il me demande par moments une précision mais le plus souvent, il me laisse raconter, enregistrant mon témoignage sur son ordinateur. Je ne cache rien : le meurtre de Tara, ma fuite, mon accident, mes années d'occultation, ma rencontre avec Jessica, les menaces de Zackary, mon enlèvement...

Lorsque je me tais enfin, je me sens plus légère. Un poids est tombé de mes épaules et Terrence me contemple avec... fierté. Oui, j'ai l'impression qu'il est fier de moi et de mon parcours. Car je me suis relevée de toutes les épreuves. Je suis du genre coriace. Derrière son bureau, le policier secoue la tête.

– Vous revenez de loin, mademoiselle Moore.

C'est la seule remarque personnelle qu'il s'autorise. Il n'a pas tort, me faisant réaliser le chemin parcouru depuis toutes ces années. Je m'en suis sortie et j'en suis fière.

– Votre déposition va jouer un rôle déterminant dans cette affaire.

– Ce sera suffisant pour envoyer les dirigeants de la secte en prison ? demandé-je, anxieuse.

– Oui parce qu'il recoupe les découvertes que nous venons de faire. Nos chiens ont trouvé des corps enterrés sur le terrain de la secte.

J'ouvre la bouche, horrifiée. Des corps ? Dans la propriété ? J'en ai des frissons d'horreur et me tourne vers Terrence. Lui aussi a blêmi, même s'il tente de me cacher son émotion. Il veut sans doute rester solide pour moi. Et quand je pose une main tremblante sur son bras, il la recouvre de sa paume.

– Vous voulez dire que Tara...

– La malheureuse n'était ni la seule ni la première, apparemment. Et plusieurs jeunes femmes

souhaitent porter plainte contre Matthew Barnes, ajoute-t-il. Elles l'accusent de harcèlement sexuel, tentatives de viol et viol pour certaines.

Je serre les accoudoirs de mon siège entre mes doigts. J'ignorais encore une partie des horreurs qu'abritait la secte. J'ai vécu avec un assassin, doublé d'un violeur, durant des années ! Alors que ressentira ma mère, qui l'a épousé ? Et dans quelles conditions a-t-elle vécu durant des années ? Durant mon enfance, je n'ai jamais vu Matthew lever la main sur elle... mais qui sait quel secret horrible se cachait derrière la porte de leur chambre, une fois close ? J'en suis glacée d'effroi. Terrence frotte doucement mon dos, comme s'il cherchait à me réchauffer.

– Tu as fait le bon choix en témoignant, April, m'assure-t-il. Tu as permis que toute cette folie s'arrête.

– Votre ami a raison. Sans vous, nous n'aurions jamais eu l'occasion d'entrer dans cette communauté.

J'aimerais m'en réjouir mais j'ai le cœur lourd... car la plupart des adeptes sont un peu des membres de ma famille, des amis, des personnes avec lesquelles j'ai grandi et vécu pendant seize années. J'ai souvent pensé à eux depuis ma fuite, parfois avec colère devant leur passivité, parfois avec tendresse. Et puis, il y a ma mère. Je tripote un des boutons de ma chemise.

– Et les fidèles ? Que vont-ils devenir ?

– Pour l'heure, ils sont pris en charge par une cellule d'aide psychologique. Certains ont aussi été envoyés à l'hôpital au vu de leur état de santé.

– Et après ? insisté-je, inquiète.

L'inspecteur hausse les épaules, impuissant.

– Après, je ne peux rien vous dire. Cela ne relève plus du travail de la police.

La peur me submerge, mêlée à une pointe de culpabilité. N'est-ce pas ma faute si la communauté se retrouve démantelée ? Et que vont devenir tous ces gens désormais sans foyer, sans nulle part où vivre ? Et ma mère ? À quoi ressemblera sa vie ?

– Tu penses à ta mère ? devine Terrence, en me raccompagnant jusqu'à sa voiture.

Eh voilà ! Il recommence avec la télépathie !

Je lui confirme en hochant la tête. Je peine à faire le tri dans mes pensées, dans mes émotions. J'ai la sensation d'être une éponge depuis mon enlèvement. J'absorbe tout ce que j'entends, tout ce que je vois. Je suis submergée. Terrence entoure mes épaules d'un bras lorsqu'il s'arrête devant son coupé.

– Je me suis renseigné pendant que tu signais ta déposition. Elle a été transférée à l'hôpital.

Je me raidis.

- Elle est malade ?
- Je ne sais pas. On peut lui rendre visite si tu le souhaites...
- Je ne suis pas sûre qu'elle ait envie de me voir.

Même si ça me fait mal de l'avouer. Terrence me regarde comme s'il en savait davantage que moi.

- C'est elle qui m'a contacté, me rappelle-t-il. Pour sauver sa fille.

Je me perds dans mes réflexions, dans mon incompréhension, complètement désorientée. Ma mère m'a choisie au détriment de la secte, en sachant ce qui adviendrait de la communauté si elle téléphonait à Terrence. Je n'ai d'ailleurs pas compris ce brusque revirement après toutes ces années de silence et son rejet catégorique lors de notre dernière rencontre.

- OK, dis-je, déterminée. Allons-y.

Une demi-heure plus tard, nous arpentons un long couloir blanc, où flotte l'odeur caractéristique des médicaments, mêlée à un puissant détergent. Je suis encore perturbée par cet environnement... mais pour ma mère, je surmonte mon appréhension et me force à avancer. À l'accueil, la standardiste nous a précisé que Bonnie Barnes se trouvait dans la chambre 491. Mais elle n'a pas voulu répondre à nos questions d'ordre médical, obligeant Terrence à courir derrière un médecin pour obtenir des renseignements.

Ma mère n'est pas malade – seulement dans un état de faiblesse généralisé et gardée en observation. Sans suivi médical depuis vingt ans, elle a déjà passé une batterie de tests. Je m'arrête devant sa porte, une boule d'angoisse dans la gorge. Et je reste longuement la main sur la poignée en métal. Il faut que Terrence pose ses doigts sur les miens pour que j'ose entrer. Il me donne la force d'accomplir des choses que je croyais impossibles.

Elle est là. Allongée dans son lit au dossier redressé, les yeux tournés vers la fenêtre avec vue sur le parc, l'air absent... mais elle sursaute au premier grincement de porte. Exactement comme moi après ma fuite de la secte. Je ne me suis pas sentie en sécurité avant des mois.

Ou avant Terrence ?

Nos regards se croisent et je reste immobile, Terrence dans mon dos, les mains sur mes épaules.

- Bonjour, maman...

Je ne sais pas comment renouer avec elle. Nos liens ont été rompus pendant si longtemps qu'ils semblent irrémédiablement distendus. Terrence me pousse doucement vers son lit tandis qu'elle me contemple avec embarras.

- Bonjour, April.

Nous sommes aussi gauches et figées l'une que l'autre.

– Tu ne veux pas te rapprocher pour que je te voie mieux ?

Je m'exécute malgré la surprise et me plante à son chevet. Terrence, lui, reste à l'arrière-plan, à observer nos maladroitesses retrouvailles. Ma mère me détaille avec attention pendant que je découvre de nouvelles rides sur son visage. Elle n'a pas 40 ans pas mais semble plus âgée, écrasée par l'épuisement et la vie qu'elle a menée durant deux décennies. Je retiens mes larmes.

– Tu es magnifique, April, murmure-t-elle.

Elle frôle ma main, incertaine... jusqu'à ce que je cède à l'émotion et la prenne dans mes bras. Les mots viennent alors tout seuls :

– Si tu savais comme tu m'as manqué !

Elle m'étreint à son tour et j'enfouis mon visage dans son cou, y retrouvant le parfum de mon enfance. Depuis combien d'années ne m'a-t-elle pas enlacée ? Je ne me souviens même plus la dernière fois ! Je m'empêche de pleurer en essuyant rapidement mes yeux. Terrence vient alors se présenter et lui serrer la main avant de sortir dans le couloir.

– Tu es sûr que tu ne veux pas rester ? lui demandé-je, sur le seuil de la chambre.

Il caresse ma joue du bout des doigts.

– Non. Ce moment n'appartient qu'à vous.

Les premières minutes avec ma mère sont malaisées et la conversation balbutiante. Quelques grands blancs s'immiscent entre nous. Ni l'une ni l'autre ne voulons parler de la secte mais nous finissons toujours par y revenir. J'en profite pour la remercier pour son aide.

– Sans ton appel, jamais Terrence n'aurait pu me sauver.

– Tais-toi ! s'exclame-t-elle, cassante. Je ne veux pas en parler. Jamais.

Elle détourne les yeux, l'air à la fois en colère et mal à l'aise. Un peu interdite, je n'insiste pas. Cette visite ne commence pas sous les meilleurs auspices. J'aborde néanmoins le sujet brûlant, ma dernière visite dans la communauté, afin de crever l'abcès.

– Matthew est entré dans une fureur terrible après ta fuite, avoue ma mère, les yeux dans le vague. Je ne l'avais jamais vu dans un état pareil.

– J'étais devenue un témoin gênant, murmuré-je.

Ma mère ne semble pas entendre, perdue dans ses souvenirs. J'attends nerveusement la suite, tiraillée entre mon désir de savoir et ma peur d'entendre la vérité.

– Zackary s'en est rapidement mêlé, en plus. Il a débarqué à la maison dans la foulée, en nous

accusant de ne pas tout faire pour te retrouver. J'ai cru qu'il allait devenir fou.

– Comment ça ?

– Il a failli dévaster la maison. Heureusement, Matthew l'a mis à la porte. Je ne sais pas comment j'aurais fait sans lui !

Elle semble encore considérer son mari comme son sauveur malgré tout ce qui s'est passé. Je me mords la lèvre pour ne pas répliquer, même si je suis choquée.

– Malheureusement, Matthew est devenu beaucoup plus renfermé par la suite. À cause de toi, il a commencé à se méfier de moi, comme si j'avais été de mèche avec toi. Je crois qu'il me tenait pour responsable de ta fuite.

Elle semble clairement m'en vouloir et me lance un regard accusateur. J'encaisse le coup en silence. Je ne sais même pas quoi répliquer !

– À cette époque, Matthew pouvait se mettre en colère pour des broutilles. Et je le comprends. Il avait ses raisons.

Ma mère secoue la tête, tout en excusant son comportement.

– Il se mettait en colère ? répété-je, pour l'inciter à m'en dire plus.

Parce que je suis franchement inquiète.

– Lui est-il déjà arrivé de te frapper ? demandé-je avec angoisse.

– Non, non... enfin, pas vraiment.

– Pas vraiment ?!

– Il lui arrivait de me secouer ou de me pousser, déclare-t-elle en rougissant. Rien de grave.

Ma mère et moi n'avons sûrement pas la même notion de gravité. La peur me serre le ventre.

– Je me tenais éloignée de lui dans ces moments-là. Je ne le reconnaissais plus. Ta venue a vraiment tout changé entre nous. Si tu savais comme je l'ai regrettée !

– Tu aurais préféré que je ne revienne pas ? murmuré-je.

Elle acquiesce, me portant un nouveau coup, sans même s'en rendre compte.

– Ça aurait été mieux pour tout le monde. À la fin, j'en avais tellement assez que je lui ai demandé de ne plus penser à toi. Je lui ai dit de te laisser tranquille si tu étais plus heureuse à l'extérieur...

Cherchait-elle à prendre ma défense face à son époux ? Ou à évacuer un sujet gênant pour elle ? Je ne me risque pas à l'interroger, de peur de sa réponse.

– Ça l'a rendu fou.

Elle me raconte les jours qui ont suivi ma brève réapparition et le comportement violent de mon

beau-père, qu'elle tente toujours de minimiser, de « normaliser ». Ces derniers mois ont dû être particulièrement éprouvants pour elle, même si elle ne s'en rend pas encore compte.

– Mais que penses-tu de son... son arrestation ? Et des accusations portées contre lui ?

Elle semble à nouveau embarrassée.

– Je ne sais pas. Je l'ai déjà vu avec des femmes de la communauté mais c'était sans importance. Ils discutaient, c'est tout. Jamais je n'aurais imaginé que... qu'il faisait ça. D'ailleurs, est-on vraiment sûr qu'il est le coupable ?

Ma mère semble continuer à s'aveugler. Pourtant, je ne doute pas qu'elle connaisse la vérité, tout au fond d'elle. L'air accablé, elle fixe ses draps blancs.

– Je l'ai vu tuer Tara, lui rappelé-je doucement.

– Oui, c'est ce que tu m'as dit. Je n'ai pas voulu te croire il y a deux jours, lorsque je suis venue te voir en isolement...

– Alors pourquoi as-tu appelé Terrence ?

– Parce que j'ai senti la peur dans ta voix. Tu semblais terrifiée. Et puis... tu restes malgré tout ma fille.

Elle l'avoue presque à contrecœur.

– Je suis désolée de t'avoir mise dans cette position, lui dis-je, non sans une pointe d'amertume.

Elle hausse les épaules.

– Je ne regrette pas mon choix même si à présent, je n'ai plus de famille...

Sa dernière flèche, décochée avec nonchalance, se plante dans ma poitrine. Sans la secte, elle n'a plus de famille ? Et moi ? Je ne compte pas ? Au même moment, la porte s'ouvre au passage d'une doctoresse, accompagnée par un infirmier. Je ne m'attarde pas plus longtemps, consciente que ma mère est fatiguée et doit encore subir plusieurs examens. Et puis, je ne suis pas sûre d'avoir envie de rester...

Je reste muette durant une partie du trajet, pendant que Terrence roule vers Riverspring. Nous n'avons plus rien à faire en Alabama pour le moment. Je regarde le paysage défiler, le front appuyé contre la vitre. Mon compagnon ne trouble pas mes réflexions, attendant sans doute que je me livre de moi-même, sans me forcer la main. Et à la frontière de la Floride, je craque :

– Ma mère considère qu'elle n'a plus de famille !

Sa main vient entourer mon genou, m'apportant un peu de chaleur, de réconfort. Soudain, je ne suis plus seule.

– Je ne crois pas qu'elle ait voulu te blesser. Tu es partie depuis longtemps...

– Et elle m'a rayée de sa vie ! conclus-je, blessée.

– Non. Elle a été conditionnée pour considérer les autres adeptes comme sa véritable famille.

J'imagine que la secte doit toujours passer avant les liens de sang.

Je confirme d'un signe de tête et Terrence ne semble guère étonné.

– Sois patiente. Elle t'a déjà fait passer une fois avant les autres ! Il lui faudra sans doute du temps pour admettre qu'elle était dans une secte et que son mari est un monstre. Et ce jour-là, elle reviendra vers toi.

– Tu crois ?

– J'en suis sûr. N'oublie pas que je suis Monsieur-Je-Sais-Tout !

Même dans cette situation, il réussit à me faire rire et détendre un peu l'atmosphère. La tension dans mes muscles se relâche. Et je me sens moins seule, moins perdue dans cette vie qui change trop vite pour moi.

5. Nowhere like Home

Tout est beau. Tout est merveilleux. Je cours vers la télévision à écran plat pour la prendre contre moi – même si je n’arrive pas à écarter assez les bras pour sa taille XXXXL ! Terrence éclate de rire mais je me précipite déjà vers la cheminée.

– Oh, les tisonniers ! Et le pare-feu !

Puis je fonds sur ma collection de poupées.

– Les filles ! Je parie que vous ne comptiez plus me revoir !

En angle, je remarque la grimace de Terrence, accompagnée d’un petit frisson. J’avais presque oublié sa phobie.

– La cohabitation s’est bien passée, entre vous ?

J’ai du mal à l’imaginer, seul dans le salon, avec elles.

– Elles m’ont laissé la vie sauve. C’est déjà ça.

À mon tour de rire en reprenant mon inspection où la moindre allumette, le plus petit bibelot me transportent de bonheur. Même l’aspirateur, mon ennemi juré, a droit à un regard ému. Tout comme la serpillière. Dans la cuisine, je retrouve mes pots d’herbes aromatiques et mes plants de tomates cerises avec des cris ravis – et effectivement, après une semaine d’absence, elles ne sont pas très en forme !

– Tu vas pouvoir faire quelque chose ? m’interroge Terrence, appuyé d’une épaule au chambranle de la porte.

– Oui. Dès que je me serai spécialisée dans la résurrection !

– À ce point ?

Je me tourne vers la pendule.

– Heure constatée du décès : vingt heures trente.

– Tu exagères !

– Moi ? Je suis la modération incarnée...

– Et dire que tu m’as manqué ! plaisante-t-il, le sourire en coin.

Je poursuis mon pèlerinage à travers le manoir de Basil. Je ne pensais jamais revenir dans cette maison. J’essayais d’ailleurs de ne pas trop y penser du fond de ma cellule, par crainte de m’effondrer. J’associe désormais cet endroit à la sécurité, à la tranquillité et... à l’amour ? Je me

détourne très vite, en réprimant cette pensée. Je ne veux pas y faire face maintenant.

Sur la porte du frigidaire, je m'empare de la liste des règles de la maison avec tendresse. C'est fou le nombre de règles que nous avons inventées depuis notre arrivée ! Je remarque aussi le tableau de répartition des tâches ménagères, digne d'une organisation militaire. Terrence a manqué une carrière parmi les GI. Et soudain, le souvenir de son corps à corps avec Zackary me revient en mémoire et me rend nerveuse.

– Je ne savais pas que tu te battais aussi bien... lui lancé-je, par-dessus mon épaule.

– Tu sais, il vaut mieux savoir se défendre quand on a un père en prison et des camarades de classe qui lisent les journaux...

Je réagis avec retard – le temps que son aveu m'atteigne. Cameron Knight a été envoyé derrière les barreaux ? Jamais je ne m'en serais doutée ! Mais je suis encore plus abasourdie par la confiance de Terrence. Lui qui ne parle jamais de rien vient de lâcher une bombe entre nous.

– Quel âge avais-tu lorsque ton père a... ?

Je n'ose pas terminer ma phrase, redoutant qu'il ne réponde pas à mes questions et se referme sur lui-même. Mais il ne semble pas embarrassé. Il se tient presque avec désinvolture, adossé au mur, les mains dans les poches de son pantalon gris. D'un mouvement, il repousse les quelques mèches noires tombées sur son front, en dégageant ses yeux océan indien. Sa nonchalance m'inquiète.

– 6 ans.

Petit silence. J'ignore jusqu'où je peux l'interroger sans le faire fuir. J'ai peur de m'immiscer dans ses secrets mais pour la première fois, il semble prêt à se confier, à s'ouvrir un peu.

– Pourquoi... ?

Par pudeur, je laisse toutes mes questions en suspens, amenant un sourire amusé à ses lèvres.

– Pourquoi mon père a fait de la prison ? Parce qu'il a escroqué ses deux associés et piqué dans la caisse. À l'époque, il dirigeait une petite société d'entrepreneur en bâtiment avec ses meilleurs amis. Il s'est mis à truquer les comptes, à facturer de fausses prestations aux clients, à inventer des frais. Bref, la totale.

Je m'assois sur une chaise, près de la fenêtre ouverte sur le potager.

– Ma mère aussi a eu besoin de s'asseoir quand elle l'a appris.

– Oui, j'imagine, fais-je, toute blanche.

– À l'époque, elle était secrétaire dans un cabinet médical et nous avons dû vivre et rembourser les dettes de mon père sur son salaire. Nous étions étranglés.

Jonglant moi-même avec les problèmes d'argent depuis des années, je sais exactement ce qu'on

ressent avec un compte à sec et des factures jusqu'au plafond. Et encore ! Je n'ai pas un enfant à charge. Je ne peux m'empêcher de compatir avec Deanna Knight – et l'admirer pour avoir tenu le coup.

– Combien de temps ton père est resté en prison ?

– Dix ans.

– C'est énorme !

– À qui le dis-tu ! Mais il avait déjà un casier judiciaire pour des petits vols, commis durant sa jeunesse. Ça a joué en sa défaveur au tribunal. Tout comme son comportement agressif une fois en prison...

– Et tu sais pourquoi ton père a fait ça ? Il avait peut-être des problèmes d'argent...

– Pas du tout ! Il voulait juste se faire plaisir et vivre au-dessus de ses moyens. Il rêvait d'une grande maison, de vacances au soleil, de voitures trop chères...

Son expression ironique masque mal ses vieilles blessures, si à vif qu'elles suppurent encore. Je tends la main pour prendre la sienne et la presse contre ma joue. Je veux qu'il sache que je suis là pour lui.

– Comment avez-vous fait ?

– On s'est débrouillés. À l'époque, ma sœur avait déjà 16 ans et se trouvait dans un internat privé. Toute sa scolarité, y compris ses études universitaires, a été financée grâce aux bourses. Elle a vécu cette situation de loin, sans se rendre compte de nos difficultés – d'autant que ma mère ne voulait pas l'inquiéter durant ses études.

Je repense à Amber dans son atelier de joaillière, en train de plaider la cause de leur père face à Terrence. Je comprends mieux leur position respective. La situation s'éclaircit à la lumière de ces révélations.

– Et toi ? Comment tu gérais la situation ? m'inquiété-je.

– Comme un enfant de 6 ans. Mal. Du jour au lendemain, tous mes camarades me sont tombés dessus. Je suis devenu le paria, le fils du voleur. En plus, la fille d'un des associés de mon père fréquentait la même école... Je te laisse imaginer, ironise-t-il. Il ne se passait pas un jour sans que j'en vienne aux poings.

Il me répond sans affect, comme si ces souvenirs ne le concernaient pas vraiment. N'est-ce pas une excellente stratégie pour mettre à distance la douleur ? Nos regards se croisent et je ressens sa souffrance comme si c'était la mienne. Je me sens en colère après tous ceux qui lui ont mené la vie dure.

– Zackary aurait dû se renseigner avant de me sauter à la gorge.

Je lui rends son sourire mais le cœur n'y est pas.

– Ta mère a trouvé un autre emploi ?

– Non. C'est moi qui ai commencé à travailler dès mes 10 ans. D'abord les petits boulots qu'on

donne à un gamin – livreur de journaux, par exemple. Et dès que j’ai été en âge, je suis devenu serveur dans un fast-food, je débarquais aussi des caisses dans une entreprise de transport... J’ai fait à peu près tous les jobs les plus mal payés de la terre !

– C’était courageux.

– Même pas. Je n’avais pas le choix si je voulais aider ma mère.

– C’était courageux, répété-je.

Il ne semble pas se rendre compte de sa générosité face à une situation où la plupart des enfants seraient restés assommés. Mais pas lui. Il a retroussé ses manches pour soutenir sa mère, sans se soucier des conséquences pour lui. Car je devine son état de fatigue à cette époque, et les répercussions sur son travail scolaire. Sa réussite n’en est que plus fascinante.

– C’est à cette époque que Basil a joué un rôle décisif dans ma vie, me précise-t-il soudain.

Je hausse un sourcil.

– En apprenant les soucis de ma mère, il nous a proposé d’emménager chez lui quelques semaines... et nous sommes finalement restés quatre ans. Jusqu’à mon dixième anniversaire.

– Basil, souris-je, émue. Toujours là quand on a besoin de lui.

Terrence acquiesce et l’espace d’un instant, nous sommes liés par le souvenir du vieil homme, aussi excentrique qu’il était altruiste.

– Il a été sensationnel avec nous. J’ai d’ailleurs très mal pris notre déménagement ! J’avais fini par le considérer comme mon propre père et effacé mon géniteur de ma mémoire. C’est ce qui a poussé ma mère à s’en aller. Ça et son envie d’indépendance.

– Mais vous êtes restés en contact, tous les deux ?

– Bien sûr. Je lui rendais visite toutes les semaines, parfois pendant les vacances. Et à l’université, je continuais à lui téléphoner ou lui écrire. Il était très vieux jeu. Il exigeait un timbre et une enveloppe au lieu d’un e-mail.

– C’est surtout qu’il n’avait pas d’ordinateur !

– C’est surtout qu’il vivait à l’âge de pierre !

Nous éclatons de rire avant que le silence ne s’installe à nouveau. Je contemple mes mains alors que mille questions se bousculent dans ma tête – en particulier celles qui fâchent.

– Terrence ?

Il m’interroge du regard.

– Pourquoi tu ne venais plus voir Basil à la fin ?

– Ah. La fameuse question à mille points.

Il traverse la cuisine pour se planter devant la fenêtre. De lui, je ne vois plus que le dos et les cheveux sombres.

– Pourquoi je ne venais plus ? répète-t-il. Parce que j'étais égoïste. Parce que je venais de créer mon entreprise et que j'étais dévoré d'ambition. J'avais une revanche à prendre sur la vie et j'étais prêt à tout – y compris mettre ma vie privée entre parenthèses, y compris m'éloigner de mes proches.

Je l'écoute sans l'interrompre, happée par son récit.

– Pendant cinq ans, j'ai voyagé autour du monde, je suis même resté plusieurs mois en Chine pour mettre en place une antenne là-bas. Et j'ai plus ou moins abandonné Basil, même si nous continuions à échanger des lettres. Seulement, un bout de papier ne remplace pas une présence.

Il se tourne vers moi et plonge dans mes yeux, l'air tendu. Je devine ses remords. Car jamais il ne pourra réparer son erreur ou demander pardon à Basil. Le chagrin m'envahit.

– Je ne t'ai jamais remerciée pour tout ce que tu as fait pour mon grand-oncle. Tu étais là quand il n'y a plus eu personne. C'est grâce à toi s'il est mort entouré et aimé. Pour ça, je t'en serai toujours reconnaissant.

– Oh... euh... c'est normal... bafouillé-je, gênée.

L'époque où il me prenait pour une fille vénale, avide de capter l'héritage d'un vieux monsieur, semble définitivement révolue. Celle où nous nous entendions comme chien et chat aussi.

– Tu rougis ! se moque-t-il.

– Quoi ? Non ! Pas du tout !

– Prends un miroir, alors !

– N'importe quoi !

Révolue... ou pas.

Le dîner se déroule dans un relatif silence – mais Terrence m'a donné à penser pour plusieurs jours. Je comprends mieux son refus de prêter de l'argent à son père pour qu'il monte une entreprise. Outre sa rancune, il n'a pas confiance en son honnêteté.

– Tu dois tomber de fatigue... déclare-t-il sans me quitter des yeux.

– Non, ça va encore.

Il ne paraît pas convaincu par mon mensonge. Depuis combien de temps n'ai-je pas dormi dans mon lit, sur un matelas confortable, en sécurité ? J'ai l'impression de revenir d'un voyage au bout du monde.

– Laisse.

Il pose sa main sur la mienne au moment où je veux débarrasser la table.

– Je m’en occuperai.

– Tu sais qu’il n’y a rien de plus sexy qu’un homme qui fait la vaisselle ? plaisanté-je, comme nous montons les escaliers.

– Et un homme qui passe l’aspirateur, alors ? me taquine-t-il.

Je m’évente avec une main.

– Une machine à fantasmes !

Nous avons retrouvé notre ancienne complicité. J’ai presque la sensation que ces derniers jours n’ont pas existé – même si j’en subirai sûrement le contrecoup dans les mois à venir. Et tandis que nous remontons le couloir, je sens mon cœur accélérer. C’est sans doute la proximité de son corps qui me met dans cet état...

Je suis victime d’une Terrencite aiguë.

Nos bras se frôlent et la température monte. Je sens sa chaleur m’envelopper. C’est son aura, cette énergie si particulière qu’il dégage en permanence. Après cette longue séparation, il m’a manqué. Tout en lui m’a manqué. Sa voix. Son intelligence. Son corps. Ses caresses. J’ouvre un bouton de ma chemise, prise d’une bouffée de chaleur.

Nous nous arrêtons devant la porte de ma chambre... mais nos corps sont irrésistiblement attirés. Terrence replace une mèche de mes cheveux derrière mon oreille.

Terrence a occupé toutes mes pensées pendant que je croupissais dans cette cage. Je m’imaginai en train de lui avouer mes sentiments, de lui parler de nous, et peut-être d’un avenir. Et j’ai amèrement regretté de ne jamais lui avoir ouvert mon cœur. Je me croyais alors condamnée, persuadée que j’allais mourir sans qu’il sache la vérité – à quel point je l’aimais. À quel point je l’aime.

Je relève brusquement le menton et les mots surgissent sans transiter par mon cerveau. Ils sortent d’un coup :

– Je t’aime.

Petit flottement. Le temps que Terrence comprenne la signification de ces trois petits mots – les plus durs à prononcer, les plus beaux à entendre. Ou les pires, si les sentiments ne sont pas partagés. Mais mon aveu ne l’engage en rien.

– April...

Ses yeux s’adoucissent malgré une ombre inquiétante. De l’index, il caresse ma pommette en cherchant ses mots.

– Ça n’appelle pas de réponse, dis-je, pour le rassurer. J’avais juste envie de te le dire. Je me suis

rendu compte combien c'était important pendant que j'étais... là-bas.

– April... répète-t-il, d'une voix de basse.

Il se rapproche de moi, si près que son torse se plaque à ma poitrine, que son parfum m'entourne, que je m'abandonne. Encadrant mon visage entre ses paumes, il me regarde comme s'il voulait graver ce moment dans sa mémoire. Et doucement, il se penche pour cueillir mes lèvres.

D'abord caressant, son baiser se fait de plus en plus passionné. Je m'accroche à lui, les deux mains dans son dos. J'ai besoin de le sentir sous mes doigts, concret, solide, bien réel. Il n'est plus un mirage. Il n'est plus mon regret. Ses paumes chaudes quittent mes joues pour glisser vers mon cou, mes épaules.

D'une main, il ouvre la porte de ma chambre.

Et nous y entrons ensemble, pour ne plus en sortir.

Notre baiser se prolonge, en me faisant perdre toute notion du temps. Soudés l'un à l'autre, nos corps s'embrasent alors que nos langues se cherchent. Je savoure son contact retrouvé – celui de sa bouche, de ses bras. Je baigne dans sa chaleur, collée à sa peau palpitante et les seins pressés contre son torse, j'en sens les pointes durcir sous l'assaut du désir. J'ai envie de lui.

Je pose les paumes sur son torse et le repousse contre la porte close. Terrence s'y retrouve adossé au moment où nos bouches se séparent. Il me regarde d'un air interrogateur, sans doute étonné par mon initiative.

– Ne bouge pas, murmuré-je.

Je dépose un baiser léger à la commissure de ses lèvres, sur son menton, dans son cou, en dérivant progressivement vers ses pectoraux. Terrence appuie l'arrière de sa tête contre le battant en bois. Le traitement que je lui réserve n'a pas l'air de lui déplaire.

– Je m'occupe de tout, ajouté-je d'une voix chaude.

Parce que je l'aime. Parce que j'ai envie de le lui montrer. Parce que je veux me sentir vivante et prendre le contrôle de ma vie. Je sais que Terrence me permettra d'agir comme je le souhaite... et c'est important pour moi.

– Si tu es capable de te laisser faire, ajouté-je, malicieuse.

Mes doigts glissent sur les manches de sa veste. Je le caresse à travers le tissu, lui ôtant son blazer avec lenteur. Je ne veux pas me presser. C'est la première fois que je prends les commandes dans l'intimité – et jamais je ne m'en serais crue capable quelques semaines plus tôt. Mais aujourd'hui, je ne me pose pas de questions. Terrence m'a rendue confiante. Je n'ai plus rien à voir avec la jeune femme mal à l'aise qu'il a pris dans ses bras la première fois... et qui s'est enfermée dans sa chambre par peur.

– Je suis parfaitement capable de ne pas tout diriger, réplique-t-il, un peu piqué au vif malgré son sourire en coin.

Ah, ce fameux sourire en coin !

– C’est ce qu’on va voir...

Mon souffle caresse sa peau dans l’encolure de sa chemise et je le vois frissonner. Lentement, j’ouvre un à un tous les boutons. Je fais durer le plaisir avant d’en écarter les pans avec douceur. Le tissu le frôle en tombant au sol, par-dessus sa veste, et je pose les mains sur ses pectoraux pour les redessiner du bout des doigts. Totalement absorbée par ma tâche, j’en suis les lignes – quand je ne couvre pas son buste d’une pluie de petits baisers.

Terrence est en train de se relâcher. En permanence sous tension, toujours à faire dix choses en même temps, je ne l’ai encore jamais vu prendre du temps pour se reposer. Mais sous la caresse de ma respiration, il ferme les paupières et se laisse aller. Ses bras se détendent, comme s’il posait un poids énorme par terre. Ses épaules roulent, son corps entier s’abandonne à mon contact.

Mes paumes courent sur son corps parfait au moment où nous échangeons un nouveau baiser, plus profond que les précédents. Nos bouches se joignent avec avidité, sans nous laisser le moindre répit. Sous ma chemise, mon cœur bat à toute allure. Je me serre contre lui, gênée par la barrière de mes vêtements. Je voudrais être peau contre peau, fusionner avec lui, mais je continue à mener la danse.

Je dépose un ultime baiser, rapide et léger, sur ses lèvres et soutiens son regard océan. Je sais que je ne m’y habituerai jamais. Même dans vingt ans, j’aurai encore les jambes qui tremblent en le croisant. Les yeux dans les yeux, je m’agenouille sur le parquet et une petite lueur jaillit dans ses pupilles.

– Qu’est-ce que tu fais ? chuchote-t-il, la voix heurtée.

Ce que je n’ai jamais fait. Je ne suis d’ailleurs pas certaine de réussir, de savoir comment m’y prendre. Mais je lui réponds d’un regard assuré. Je détache alors la boucle de sa ceinture et la retire de ses encoches. Lui continue à m’observer avec une attention soutenue – et je vois la flamme grandir peu à peu dans ses yeux. Une main dans mes cheveux, il joue avec de longues mèches et caresse ma nuque.

Me débarrassant de sa ceinture, je l’abandonne sur le tapis et m’attaque à sa braguette. Je fais d’abord sauter le bouton... en m’y reprenant à trois fois. Puis je me bagarre contre la fermeture éclair, lui tirant un petit sourire. J’ai un peu l’impression de passer pour une amatrice ! Avec une pointe d’anxiété, je relève la tête et ne lis qu’une immense tendresse sur ses traits.

Je ne me sentirai jamais ridicule avec lui.

Je n’aurai jamais peur d’être moi-même.

Son pantalon tombe autour de ses chevilles et ils'en défait lui-même, pour m'aider. Je crois qu'il a deviné pourquoi je suis aussi gauche et maladroite mais je continue. Il se retrouve en boxer noir, toujours aussi beau. Ça non plus, je ne m'y ferai jamais. Je pose une main sur son sexe, provoquant son tressaillement, et le caresse malgré le tissu. Son désir se manifeste à travers sous-sous-vêtement, ce qui me rassure un peu. Je ne dois pas être si nulle que ça !

– Tu es parfaite, April.

Je me fige une seconde, les deux index passés sous l'élastique du boxer. Il... il vient encore de lire dans pensées ou quoi ? Il semble amusé.

– Tu ne peux pas mentir, me rappelle-t-il, la voix enrouée.

Je rougis. Ce qui ne m'empêche pas de poursuivre ma tâche et de le débarrasser de son dernier vêtement. À nouveau, il me facilite les choses en venant à mon aide. Je prends alors son sexe dans ma main pour le presser doucement, le caresser. Formant un anneau entre mon pouce et mon index, j'entame de petits mouvements de va-et-vient... qui ne tardent pas à accélérer sa respiration.

Me penchant un peu, j'ose le prendre dans ma bouche, découvrant son goût, sa chaleur. Ma langue l'enveloppe tandis que Terrence se raidit en serrant les poings, parcouru par une brusque tension électrique. Je fais coulisser son sexe entre mes lèvres. Terrence pose une main douce sur ma tête. J'en sens le poids tandis qu'il enfouit ses doigts dans mes cheveux... en guidant mes mouvements. Mon cœur bat à toute allure sous l'effet de l'excitation – et de la crainte de ne pas réussir.

Ma langue glisse sur lui, puis je le reprends dans ma bouche, l'enveloppant de ma chaleur. Peu à peu, Terrence me donne moins d'indications – toujours muettes – jusqu'à retirer ses mains. Son bras retombe le long de son corps. Il se laisse aller jusqu'à ce que l'excitation monte en pression, à force de caresses. J'éprouve une sorte de force, de contentement à lui donner du plaisir.

– Attends...

Il m'arrête avant de lâcher totalement prise. Je relève la tête vers lui, étonnée.

– Je préfère qu'on s'arrête avant que...

Un sourire me monte aux lèvres au moment où ses mains entourent mes épaules. Il m'aide à me redresser mais je ne reste pas longtemps debout. Se penchant vers moi, il me prend dans ses bras et me soulève avec facilité. J'ai l'impression de ne pas peser davantage qu'une plume. Il m'entraîne jusqu'au lit où il me dépose avec précaution. J'ai la sensation d'être précieuse, d'avoir une grande valeur à ses yeux... ce qui me bouleverse. Personne ne m'a jamais traitée comme ça.

– Terrence...

Son nom s'étrangle dans ma gorge. Lui semble deviner mon émotion, les yeux rivés aux miens. Étendue sur le dos, je ne bouge plus. Le désir grandit dans mon ventre et irradie peu à peu dans tout

mon corps. Je garde son goût sur les lèvres jusqu'à ce qu'il m'embrasse avec fougue. Je passe alors mes doigts dans ses cheveux sombres, soyeux.

Terrence me déshabille sans se presser, retirant d'abord ma chemise, puis mon jean et ma ceinture. Ses doigts à lui ne ripent sur aucune fermeture.

– J'ai l'impression de déballer mon cadeau, s'amuse-t-il.

Ses yeux pétillent et un sourire me vient, émue. Ses mains se posent ensuite sur mes seins, après qu'il a dégrafé mon soutien-gorge. Mon pouls se déchaîne. Je creuse le dos pour venir à la rencontre de ses paumes, chaudes, enveloppantes. Ses caresses font monter mon envie, de plus en plus féroce. Les paupières fermées, je m'abandonne complètement. Je ne pense plus, je me contente de vibrer.

Sa bouche sur mon sein. Sa main plus bas, toujours plus bas. Ses baisers le long de mon ventre. Ses caresses sur mes côtes, vers ma taille, puis mes cuisses, mes jambes. Il s'approprie chaque centimètre carré de mon corps. J'ai la sensation que je ne pourrai plus jamais faire l'amour avec un autre homme – ni aimer en dehors de lui.

Oui, je l'aime.

Du fond du cœur.

De toute mon âme.

Mes yeux le lui disent avant de se fermer au moment où ses caresses se font plus intimes, plus intenses. Il se trouble, sans arrêter de faire monter mon plaisir. Ses doigts se frayent un chemin jusqu'à mon clitoris, me donnant le vertige. Je me mords la lèvre inférieure. La jouissance me guette, prête à emporter mon souffle. Je me cabre, me plaquant à lui... et je plante mes doigts dans ses épaules.

– Attends...

Je prononce le même mot, la même supplique, sur le même ton. Terrence esquisse un sourire.

– Pas comme ça, murmuré-je. Pas sans toi.

Je veux que cet instant soit une communion, une connexion. Je veux que le plaisir déferle sur nos deux corps, en faisant de nous une seule et même personne. Prenant mon visage entre ses mains, Terrence m'observe avec une extrême attention. Je sens que nous sommes sur la même longueur d'onde.

Les mots ne sont plus utiles entre nous. Seulement les soupirs. Seulement les regards. Je noue les jambes autour de lui alors qu'il se glisse entre mes cuisses. Je sens son sexe contre le mien et cesse de respirer. Je ne peux plus. Je n'y arrive plus. Je suis en apnée. Et pour la première fois, il entre en moi sans préservatif, me donnant sa chaleur, son contact. Nous avons fait des tests avant de quitter

l'hôpital et notre étreinte n'en est que plus charnelle, plus puissante, plus magique.

Il me pénètre avec lenteur, comme s'il voulait profiter de chaque seconde. Je contemple son beau visage, en arrêtant de battre des paupières. Je ne veux pas non plus en perdre une miette, une image. Car nos corps, nos peaux, ne parlent pas seulement de sexe... mais d'amour. Je le sens qui m'inonde, en un torrent d'émotions, au moment où il entame ses va-et-vient. Je l'aime, il le sait. Et entre ses bras, je jurerais qu'il partage mes sentiments – et qu'il me les rend au centuple. Je me sens belle. Je me sens aimée. Je me sens... à lui.

La jouissance monte, monte, au gré de ses mouvements, de plus en plus rapides. Soudés l'un à l'autre, nous goûtons à l'ascension – un délice qui me met au supplice. Je me cramponne si fort à lui que des marques rouges risquent d'apparaître dans son dos. Et je renverse la tête en arrière, dans les oreillers.

Alors, l'orgasme.

Il me prend à la gorge, il me soulève de terre, m'envahissant tout entière. Terrence cède à la vague de plaisir, lui aussi, et nous sommes portés par la même tempête. Nous ne sommes plus qu'un. Nous sommes une seule personne. Deux corps pour une âme. Un gémissement m'échappe alors que le plaisir m'irradie. Cet instant échappe au temps, à l'espace, à tout. Il n'appartient qu'à nous.

J'ignore quand je reviens à moi – ou si je redescends complètement. C'est comme si Terrence gardait une partie de moi, à jamais. Et inversement. Je me blottis contre lui, me roulant en boule tandis qu'il me prend dans ses bras. Toujours pas de parole. Il m'embrasse sur le front, puis dans les cheveux. Et, nus contre lui, je savoure ces minutes immobiles, à ses côtés.

Je l'aime.

Je l'aimerai toujours.

6. La fusion

- Sacré changement !
- Je me demande comment on va accueillir cinquante nouveaux employés !
- On va devoir pousser les bureaux...
- Ou les murs...
- Il paraît qu'on va changer de locaux.

Des collaborateurs de Terrence échangent des réflexions à voix basse, formant un petit groupe à l'écart. De l'autre côté du bureau, quelques subordonnés de Dwight ne se privent pas non plus de commentaires acerbes. On se croirait dans un western.

Qui va tirer le premier ?

Heureusement, la plupart des employés se réjouissent de la fusion entre les entreprises des deux cousins. La société de courtage immobilier de Terrence couvrira désormais le domaine des assurances. Durant notre trajet jusqu'à Miami, il m'a également confié qu'il souhaitait ouvrir un troisième pôle l'année prochaine.

Précision : je n'ai toujours pas compris son métier.

Plusieurs journalistes discutent dans la salle tandis qu'un photographe immortalise le moment. En retrait, j'observe Terrence avec fierté, admirative de sa réussite – un parcours encore plus incroyable quand on sait d'où il est parti.

Assis derrière sa table de travail aux côtés de Dwight, il sort son stylo-plume après avoir joué le jeu devant les objectifs. Son aisance face à la presse m'impressionne. On dirait qu'il a fait ça toute sa vie.

Je ne peux m'empêcher de songer à l'homme que je tenais hier soir dans mes bras, celui qui m'a fait l'amour avec fièvre toute la nuit. Je rougis dans mon coin, ravie que personne ne puisse lire dans mes pensées... en dehors de l'intéressé, qui se tourne vers moi pile à cet instant et croise mon regard.

Je m'enfuis maintenant ou comment ça se passe ?

Un petit sourire éclaire son visage, agrémenté d'un clin d'œil. Il se tourne ensuite vers Dwight, en train de lui parler à l'oreille, pendant que mes joues prennent feu. Notre complicité grandissante m'émerveille. J'ai l'impression que nous entamons une véritable histoire, même si nous n'en avons pas parlé ensemble. Nous n'avons pas non plus évoqué ma déclaration d'amour au petit déjeuner. Non que j'en sois gênée. Mais j'ai compris que Terrence avait besoin de temps lorsqu'il s'est mis à aborder des sujets plus anodins.

J'ignore s'il partage mes sentiments. Par moments, je doute, persuadée qu'il est mal à l'aise de ne pas ressentir la même chose que moi, et qu'il n'ose pas me l'avouer. À d'autres, j'ai envie de croire qu'il a seulement du mal avec les émotions. Mais je veux garder confiance. Car dans les autres domaines de ma vie, je peine à reprendre pied.

Ce matin, j'ai mis une heure avant de me décider à partir travailler. Même franchir la porte de la maison ou enseigner le yoga me demande du courage. Je sais pourtant ne plus rien craindre. Le gourou de la secte, mon beau-père, mon mari se trouvent derrière les barreaux. Ils ne représentent plus aucune menace pour ma vie... mais le traumatisme de mon enlèvement peine à s'estomper.

– Tu as besoin de temps, m'a déclaré Terrence en me surprenant la main sur la poignée de la porte depuis cinq minutes. Ne t'en demande pas trop, trop vite.

Je me suis pourtant forcée à sortir et remplir mes tâches habituelles – tous ces petits boulots qui me donnaient tellement de joie encore deux semaines plus tôt, et me faisaient sentir utile. Je sursaute encore quand une personne déboule derrière moi dans un magasin ou quand mon téléphone sonne à cause d'un SMS. Mais je vais remonter la pente.

Comme toujours.

Terrence et Dwight signent tour à tour les papiers de fusion sous les applaudissements de leurs employés, majoritairement ravis par cette évolution. Les deux cousins se serrent la main et échangent quelques mots avant de se mêler à leurs employés. Et c'est vers moi que Terrence se dirige.

– Je suis bien content que ce soit fait, murmure-t-il. J'ai cru que j'allais crever de chaud dans cette veste.

Il s'évente en agitant les pans.

– Je t'avais dit de mettre la bleu marine, lui rappelé-je, trop contente d'avoir eu raison.

Il lève les yeux au ciel, faussement agacé.

– Monsieur-Je-Sais-Tout s'est trouvé une rivale !

Je lui donne une petite tape sur l'épaule.

– Je n'ai rien d'une Madame-Je-Sais-Tout. Il se trouve juste que j'ai raison tout le temps. Je n'y peux rien.

Il éclate de rire mais ses collaborateurs le réclament déjà. Je le regarde échanger des poignées de main avec tout le monde et répondre aux questions d'un journaliste. Dwight, lui, retrouve ses employés avec plaisir. Nous nous sommes croisés tout à l'heure et il m'a embrassée sur la joue avec bonne humeur. Il ne semble plus penser à notre bref rapprochement, ce qui me soulage infiniment.

Soudain, un bruit éclate de l'autre côté de la pièce... et je manque de me réfugier sous le bureau. Qu'est-ce que c'est ? Une détonation ? Une balle ? Je plaque les deux mains sur mes oreilles et ferme les yeux. Je sens alors une main sur mon épaule.

– Ce n'est rien, m'assure Terrence. Juste un bouchon de champagne.

J'aperçois les magnums entre les mains de deux jeunes femmes, tout sourire. De la mousse s'échappe des becs en verre, tombant au-dessus des coupes à remplir. Je me sens ridicule.

– Je... oui, je le savais, tenté-je en me redressant un peu, la honte au front.

Terrence me contemple sans rien dire. Et pour ne pas m'enfoncer, il se contente de caresser ma joue avant de s'éloigner. Je le rattrape alors d'un mot :

– Merci.

Nous échangeons un sourire qui se passe d'explication... avant qu'un homme en costume marron foncé ne me tende un verre de champagne. Et je me retrouve à trinquer à la fusion avec les autres.

Les spots au plafond ne cessent de changer de couleur, transformant l'ambiance du club toutes les minutes. Moi, ça me donne la migraine !

Mamie April est dans la place !

Pour célébrer la fusion de leurs sociétés, Terrence et Dwight ont loué un club à la mode pour leurs employés. Ils ont vu les choses en grand ! Le champagne coule toujours à flots tandis que des serveurs circulent à l'étage où se trouvent tables, banquettes et fauteuils rouge écarlate. C'est là que j'ai trouvé refuge pour échapper à la musique assourdissante.

Mamie, on a dit.

Je suis ravie de participer à la fête – et touchée que Terrence m'ait invitée pour célébrer une étape aussi importante de sa carrière. Cela signifie que je compte pour lui et qu'il m'intègre aux grands moments de sa vie. N'est-ce pas déjà un premier aveu ? Le sourire aux lèvres, je l'aperçois en train de parler à un grand blond près des escaliers en verre. Je fronce les sourcils tandis qu'ils se rapprochent de moi. Le visage de cet homme me dit quelque chose !

– Stephen ! m'exclamé-je, en le reconnaissant.

Il m'adresse un sourire.

– Flatté que vous vous rappeliez de moi.

Je me souviens de notre rencontre à la sortie du restaurant italien où Terrence et moi avons dîné

en tête à tête. Je l'avais tout de suite trouvé sympathique. Il me serre la main pendant que Terrence s'assoit en face de moi – la vérité, c'est qu'il fuit lui aussi la piste de danse et la musique du DJ. Est-ce que ça fait de nous des grands-parents ? Non, je refuse de répondre à cette question.

– J'ai profité de la soirée pour inviter Stephen, m'explique-t-il, en prenant son verre de whisky.

– Et vous êtes en contact avec d'autres étudiants de votre promotion ? demandé-je, en me tournant vers l'agent de la GAO.

– En dehors de Terrence, je ne côtoie plus personne.

– Peut-être qu'ils te fuient tous dès qu'ils découvrent ton boulot ? propose Terrence, les yeux rieurs.

Stephen s'esclaffe.

– Oui, ça expliquerait tout ! Ils ont la trouille que je mette le nez dans leurs comptes !

La conversation roule sur leurs anciens compagnons dont nous essayons d'imaginer les professions.

– Alexander Wild ? dis-je, pensive. Il est devenu magicien à Vegas avec un nom pareil ! Et Drew Johnson ? Je suis sûre qu'elle est lanceuse de couteaux dans un cirque.

– Et Thomas Sanders ? propose Stephen, hilare.

– Magnétiseur ? hasarde Terrence. Sourcier ?

– Comptable, tranché-je. Son nom ne me revient pas.

Nos rires résonnent à travers l'étage, jusqu'à ce que Stephen soit réquisitionné sur la piste de danse par une jeune femme aux longs cheveux noirs. Je le regarde partir avec amusement. Terrence en profite pour prendre ma main sous la table.

– Tu es vraiment unique, déclare-t-il, une lueur indéfinissable dans les yeux.

J'ai déjà vu cette petite flamme plusieurs fois dans son regard, lorsqu'il le pose sur moi – même si je n'arrive pas à l'identifier. Je sais juste qu'elle me rend toute chose, qu'elle me réchauffe le cœur.

– Je le prends comme un compliment.

– C'est toi qui vois ! me taquine-t-il.

Penchés l'un vers l'autre pour nous couper du brouhaha, nous poursuivons notre discussion à mi-voix. Dans notre bulle, il m'expose ses projets professionnels. Ouverture sur le marché européen, déménagement dans de nouveaux locaux, création d'une antenne à Londres... il ne manque pas d'idées pour conquérir le monde !

Je suis heureuse qu'il se confie et évoque son avenir avec moi. Cela me donne l'impression d'en faire partie, même si je ne suis sûre de rien. Nous n'avons pas encore parlé de notre histoire et de son évolution. Pour le moment, nous nous contentons de la vivre... et de nous remettre de nos émotions.

Terrence finit par m'entraîner sur la piste malgré mes réticences.

– À tes risques et périls ! le préviens-je.

Parce que je n'ai jamais dansé sur un rythme pareil. En moins de deux minutes, j'arrive à lui écraser les orteils et manque de l'éborgner avec mon coude.

– Je crois qu'on va s'arrêter là avant que ça ne finisse à l'hôpital, me lance-t-il à la fin de la chanson, en massant sa tempe.

– Tu exagères !

– Ce n'est pas toi qui as failli perdre un œil !

– Tout de suite les grands mots !

Nous sommes sur le point d'entamer une de nos célèbres disputes, quand Terrence est réclamé par deux collaborateurs aux mines sinistres – je crois qu'ils faisaient partie des réfractaires à son projet de fusion. Dommage ! Si on ne peut même plus s'engueuler en paix... Il me laisse seule quelques instants et j'en profite pour m'échapper sur la terrasse du club. Dans l'air frais de la nuit, je m'assois sur la rambarde, sous les feuilles des palmiers.

Ça fait un bien fou après ce vacarme. Je ferme les yeux, caressée par la brise, les cheveux lâchés sur les épaules et seulement maintenues par des peignes pailletés. J'ai enfilé une robe dorée pour l'occasion, bien décidée à fêter dignement le triomphe de Terrence... mais il a fait une drôle de tête en me voyant descendre les escaliers.

– Quoi ?

– Rien, rien. Tu es très belle.

– Non, je vois bien qu'il y a quelque chose.

– C'est juste que... tu n'as pas peur qu'on te confonde avec la boule à facettes ? s'est-il moqué.

– De la part d'un homme qui porte le costume d'un croque-mort, ça ne m'atteint pas.

J'entends encore nos rires en me recoiffant, mon miroir de poche sur les genoux. Une voix s'élève à l'autre bout de la terrasse. Il se tient à l'autre bout de la terrasse, de dos.

– Écoutez, maître Goldstein... vous m'avez déjà posé les mêmes questions hier et j'y ai apporté les mêmes réponses.

Maître Goldstein ? Comme le notaire de Basil ? Je ne m'en étonne qu'à moitié. Ce doit être un nom répandu dans la profession. Dwight s'éloigne alors et une pensée m'assaille alors. Peter Goldstein ne doit-il pas bientôt venir chez nous pour une de ses inspections ? Je me lève d'un bond et me précipite à l'intérieur. On n'aurait quand même pas manqué la date ?

Pour une fois, je me réjouis que Terrence ait un organizer à la place du cerveau. Le grand maître du calendrier, le roi du planning, le champion de la programmation m'a assuré que maître Goldstein

ne devait pas venir avant la semaine prochaine. Je respire mieux sur ma banquette, ma veste blanche posée à côté de moi. Terrence est allé la récupérer pour moi dans les vestiaires et nous nous apprêtons à partir lorsque plusieurs collaborateurs l'ont sollicité pour un dossier en cours.

Un appel irrésistible pour leur big boss.

Abandonné sur la table, le portable de Terrence sonne pour la troisième fois. Je lui jette un regard inquiet tandis qu'il vibre. Le nom de sa mère apparaît sur l'écran. Et je pousse un soupir de soulagement lorsque le son s'arrête enfin... avant de reprendre deux secondes plus tard.

Madame Knight ne cesse de lui téléphoner sans laisser de message. Peut-être se fait-elle du souci ? Je repense à mes dizaines d'appels lorsque j'étais persuadée que Zackary lui avait fait du mal. J'aurais donné n'importe quoi pour qu'une personne me rassure.

Je me mords la lèvre, une main au-dessus de l'appareil. Ai-je le droit de décrocher ? Ce coup de fil ne m'est pas destiné, mais je ne peux pas laisser une mère dans l'angoisse... Je m'empare de l'appareil et m'éloigne dans un coin plus tranquille pour décrocher.

– Allô ?

– Euh... j'appelais mon fils...

– Oui, c'est bien son téléphone. Je suis April.

– Ah !

Je l'entends mieux respirer. Je la perçois comme une femme assez timide – mais je ne l'ai croisée qu'une seule fois, le jour de l'enterrement.

– Terrence est en train de travailler, lui expliqué-je.

– À vingt-deux heures ?! s'affole-t-elle. Ce n'est pas sérieux ! Il va s'user la santé.

– Je suis bien d'accord avec vous.

– Eh bien, ça me fait plaisir ! m'affirme-t-elle avec chaleur. Peut-être que si nous le lui disions toutes les deux, ça finirait par rentrer dans sa tête.

Je ne peux m'empêcher de sourire.

– À votre place, je n'y compterais pas trop...

Elle pouffe de rire avant de me raconter une anecdote sur le petit Terrence, déjà capable de travailler en pleine nuit à l'école primaire ! Deanna est au courant de ma cohabitation avec son fils... mais je doute qu'elle sache pour notre liaison. Mon colocataire ne confie rien à sa famille.

L'entente est cordiale entre moi et Madame Knight. Elle me révèle plusieurs histoires qui me permettront de faire chanter Terrence pour les dix prochaines années. Avec ça, je suis sûre de ne plus jamais passer l'aspirateur de ma vie ! Dès qu'on parle de son fils, Deanna est intarissable !

– Vous voulez que je prenne un message ? l'interrogé-je, en lui rappelant discrètement la raison de

son appel.

- Oh, eh bien... Je voulais l'inviter à dîner ce dimanche.
- C'est super !

Elle semble aussi ravie que surprise par ma réaction enthousiaste. Je n'ai moi-même jamais connu les déjeuners dominicaux au cœur d'une grande famille... et cette vie « normale » m'a toujours fait rêver. Même avant, durant mon enfance dans la secte, j'éprouvais un manque inexplicable.

J'ai encore ma mère, évidemment, mais les relations entre nous sont complexes ! J'appelle l'hôpital chaque jour pour m'enquérir de son état sans oser composer le numéro direct de sa chambre. Après sa dernière réaction, j'ai été échaudée. Et j'espère secrètement qu'elle fera le premier pas.

- Vous pouvez venir si vous le souhaitez, April !
- Oh, non, non ! Je ne veux pas déranger. Je ne fais pas partie de la famille.
- Quelle idée ! Nous sommes toujours heureux d'accueillir de nouvelles têtes.
- Vous êtes sûre ? demandé-je, dévorée par l'envie d'accepter.
- Ce serait avec plaisir !

Je pousse un petit cri aigu qui l'a fait rire, avant de la remercier dix fois. Et je note l'heure à laquelle Terrence et moi pouvons arriver – dès huit heures du matin, si j'écoutais Deanna ! Je raccroche au moment précis où Terrence me rejoint, l'air soufflé.

- Mais c'est mon téléphone ! Depuis quand tu réponds à ma place ?
- C'était ta mère et...
- De mieux en mieux !
- Elle nous invite à déjeuner dimanche.
- Quoi ? J'espère que tu as refusé !
- Oups...

7. Rien de tel que la famille

– J’aurais dû mettre une jupe !

Terrence me contemple de haut en bas.

– Pourquoi ? Un pantalon, c’est très bien.

– Noooooon, me lamenté-je, en traînant des pieds.

– Tu aurais pu me prévenir. Parce que j’en porte un aussi !

J’éclate de rire malgré la gravité de la situation. Parce que je vais quand même rencontrer sa famille pour la première fois. Du moins en tant qu’amie de Terrence. Je prends ce déjeuner très au sérieux – au contraire de lui, qui n’a pas cessé de nous ralentir toute la matinée. Est-ce que nous formons un couple ? Pas officiellement. Pour le moment, nous restons dans le flou... et je ne sais pas quoi en penser.

J’ai l’impression que ma vie m’échappe ces derniers temps. Après le choc de mon enlèvement, je dois faire face à la chute de la secte et aux retrouvailles avec ma mère... j’aurais bien besoin d’un élément stable dans ma vie. Lui, par exemple. Mais j’ignore s’il partage mes sentiments et en éprouve un pincement au cœur. Mais ce n’est vraiment pas le moment de lui poser la question alors qu’il s’apprête à voir son père.

À ce sujet, je n’ai d’ailleurs réalisé ma bévue que trop tard. En acceptant un dîner avec sa mère sans lui demander son avis, j’avais oublié que Cameron serait présent. Forcément ! Je n’ai pas manqué de m’en excuser, en proposant même de rappeler Deanna pour annuler, mais Terrence a refusé. D’après lui, cela fait déjà trop de mois qu’il évite sa mère et la blesse.

– Et cette tunique...

Je secoue la tête à côté de sa voiture, garée le long d’une petite rue pavillonnaire, dans la banlieue de Miami.

– Qu’est-ce qu’elle a ? s’étonne Terrence, en pressant son porte-clés pour verrouiller les portières.

– Elle est noire ! Je ressemble à une veuve espagnole !

Il éclate de rire.

– Mais où tu vas chercher tout ça ?

– Arrête de te moquer de moi ! Tu ne te rends pas compte. Pourquoi je n’ai pas gardé la bleue rayée ? Je n’aurais jamais dû me changer à la dernière seconde.

– April...

Posant les mains sur mes épaules, il soutient mon regard.

– Tout ira bien.

Il semble si serein, si sûr de lui, que j'en hoche la tête frénétiquement, ne demandant qu'à le croire.

– Et tu es parfaite, comme ça.

– Tu crois ? Vraiment ?

– Absolument ! En plus, tu ne risques pas grand-chose : ma mère t'adore déjà. Elle m'a parlé de toi pendant une heure au téléphone, hier soir.

Nous remontons la rue paisible, où le soleil mordoré d'octobre joue entre les branches des tilleuls. Le quartier semble calme, bien qu'un peu à l'abandon. Deux enfants disputent une partie de football dans un jardin. Plus loin, deux labradors font la sieste sous un cyprès. Un homme répare sa gouttière et nous salue d'un signe du haut de son échelle. La vie heureuse des gens normaux.

Terrence appuie sur la sonnette, au portail du dernier pavillon. Il s'agit d'une petite maison avec un étage, à la façade blanche et jaune, entourée d'un jardin soigneusement entretenu. La porte s'ouvre aussitôt et Deanna apparaît. Tout en remontant l'allée, elle tente de retirer le tablier blanc noué autour de ses hanches.

– Terry ! s'exclame-t-elle, ravie.

– Terrence, lui rappelle-t-il, un peu embarrassé. Tu sais bien que je déteste ce surnom.

Sa mère l'embrasse sur la joue sans tenir compte de la remarque.

– Vous êtes superbe April ! s'écrie-t-elle en se tournant vers moi.

– Merci, Madame Knight. Et merci de m'avoir invitée pour ce dîner.

– Appelez-moi Deanna, je vous en prie.

Nous la suivons à l'intérieur lorsqu'elle se retourne vers moi :

– J'adore votre tunique. Vous me direz où vous l'avez achetée ?

– Oh, vous savez, j'ai un peu enfilé ce qui me tombait sous la main, mens-je.

Terrence s'étrangle à moitié et avant qu'il n'ouvre la bouche, je lui donne un petit coup de coude.

– Tais-toi, Terry ! Pas un mot !

Depuis notre arrivée, Terrence et son père ne se sont pas adressé la parole une seule fois. C'est d'autant plus choquant qu'il se montre prévenant envers sa femme et sa fille. Avec elles, il semble tendre, un peu bourru, parfois maladroit, mais jamais agressif. Deanna ne cesse d'aller et venir entre

eux, pour essayer de maintenir une bonne ambiance. Amber aussi est présente. Arrivée bonne dernière dans une élégante robe grise, elle s'évertue à alimenter la conversation avec un sourire factice.

À plusieurs reprises, je capte le regard de Terrence, et tente de lui assurer mon soutien. Je suis de son côté. Toujours. Quoi qu'il arrive. Pourtant, son père ne semble pas être un mauvais bougre. Il échange même quelques plaisanteries avec moi. Je ne mesure qu'à cet instant l'énormité du contentieux entre les deux hommes, qui a coupé toute communication entre eux.

– J'ai vu ta photo dans le journal, hier, s'amuse-t-elle, les yeux rivés à son cadet. Vous étiez plutôt beaux gosses, Dwight et toi.

– Vous vous êtes donné le mot pour me faire honte ?

J'entends Terrence grogner, et sa sœur s'esclaffer, au moment où je rejoins Deanna derrière les fourneaux. Je ne peux pas la laisser s'occuper seule du repas.

– Je peux vous aider ?

Elle bondit au plafond en entendant ma voix et manque de lâcher son plat, tenu entre deux maniques. Armée d'un torchon, je le lui prends des mains et le pose sur la table.

– Pardon pour la frayeur...

– Oh, ce n'est rien. J'avais la tête ailleurs. Vous êtes gentille, April, mais retournez donc au salon.

– Je vous assure que ça ne me dérange pas, insisté-je en remarquant ses joues rougies par la vapeur des casseroles, sa robe froissée et sa coiffure en train de frissonner.

Elle semble à deux doigts de craquer.

– Je ne peux pas vous demander ça... s'inquiète-t-elle.

– Vous n'avez rien demandé. C'est moi qui m'impose !

Elle sourit au moment où de la fumée s'échappe de son four, l'obligeant à sortir son gâteau en urgence. Carbonisé dessus, à peine cuit dessous. Deanna se laisse tomber sur une chaise.

– Terrence m'a dit que vous étiez vegan et j'ai voulu me lancer dans la pâtisserie végétale pour le dessert !

Son attention me touche tant que je décide de reprendre les choses en main. Je me sens gênée qu'elle ait essayé d'adapter sa cuisine à mon régime. Déterminée, je m'empare de la recette, trouvée sur un site internet. Eh bien ! Elle n'a pas opté pour la plus simple ! Je me tourne vers elle en enfilant le second tablier.

– Vous avez de la fécule de maïs ?

– Euh...

Elle fouille dans ses placards et brandit une boîte en carton blanche, d'un air victorieux.

– Et de la compote de pomme ?

– Oui, bien sûr.

– Alors considérez votre gâteau comme sauvé, lui annoncé-je, aussi sérieuse qu'un médecin réanimateur.

Nos rires s'échappent de la cuisine pour emplir le salon, toujours aussi lugubre malgré les efforts d'Amber. Je le sais pour tendre l'oreille régulièrement vers la pièce voisine. Terrence et Cameron continuent à s'ignorer.

– C'est toujours comme ça, se confie Deanna.

En même temps, elle recouvre le gâteau d'une feuille d'aluminium.

– Je ne sais plus quoi faire pour les rapprocher. Cameron aimerait parfois faire le premier pas mais il n'ose pas. Terry peut être si froid...

– Il est blessé, osé-je, timidement.

– Je sais bien.

Elle enfourne à nouveau son cake en haussant les épaules, résignée.

– J'espère que votre bonne influence va changer les choses. Vous avez déjà fait des miracles avec Terrence !

J'écarquille les yeux, soufflée.

– Moi ?

– C'est la première fois qu'il accepte un déjeuner avec nous en deux ans ! Et c'est grâce à vous. Tout change quand on est amoureux !

Amoureux.

Sur le coup, je ne trouve rien à répondre, bouche bée. Elle pense que son fils est amoureux de moi ? Pourquoi ? De mon côté, j'en doute encore. Il n'a pas répondu à ma déclaration, me laissant dans l'incertitude. Je peux seulement espérer que sa mère ne se trompe pas. Deanna pense deviner ce qui se passe dans ma tête et me fait un clin d'œil.

– Ne vous en faites pas, je ne trahirai pas votre secret. Je connais mon fils. Et je ne l'ai jamais vu poser un tel regard sur une femme.

Je profite d'un instant de répit pour prendre l'air et réfléchir à son commentaire. Deanna paraît persuadée que son fils est amoureux de moi. Je marche de long en large devant les pommiers, le cœur battant. Et si elle avait raison ?

Quand soudain, une voix s'élève. J'aperçois Monsieur Knight en train de faire les cent pas sous le porche, lui aussi, le téléphone vissé à l'oreille. Il n'arrête pas de bouger et semble très nerveux. Je me rapproche un peu.

– Non, j'ai besoin de temps... c'est une somme énorme ! Je ne peux pas... ça demande du temps, de l'organisation... non, non, je vous demande seulement un délai... je vous assure que je vais y arriver...

On dirait qu'il a des problèmes. Et à qui parle-t-il ? Je songe aux révélations de Terrence, aux anciens ennuis de son père, à son passage en prison. A-t-il de nouveau des ennuis ? Je préfère m'éloigner, mal à l'aise.

Avant le dîner, Amber me propose de faire un tour dehors... mais Terrence se lève d'un bond.

– Je viens !

Sa sœur lui darde un regard moqueur.

– Tu as peur que je lui raconte des histoires croustillantes sur ton compte ?

– Oui !

Il ne s'en cache même pas, préférant s'en amuser avec nous. Nous sortons tous les trois dehors après un interminable apéritif au salon, marqué par le silence glacé entre Terrence et son père. Amber me tient par le bras.

– Je vais vous montrer l'endroit où Terrence a plongé dans la piscine des voisins.

– J'avais 4 ans ! se défend l'intéressé, quelques pas en arrière.

J'écarquille les yeux au moment où Amber me désigne le toit du garage. Au-dessus de la haie, on aperçoit effectivement un petit bout du bassin.

– Il avait décidé de courir d'un bout à l'autre du toit pour prendre assez d'élan.

Je me tourne vers Terrence, un peu affolée.

– Dis-moi que tu ne l'as pas fait !

– Bien sûr que si, me répond-il, le sourire en coin. Je vais toujours au bout de mes projets.

– Il a surtout récolté un bras cassé !

J'essaie de l'imaginer à cet âge, sans y parvenir. Je le vois seulement tel qu'il est aujourd'hui : fort, solide, sûr de lui, capable de garder son sang-froid en pleine tempête. Frère et sœur m'ouvrent alors le garage pour une visite guidée dans l'atelier secret de Terrence, déterminé à monter une entreprise dès l'âge de 6 ans. Vente de limonade ou de gâteaux, puis créateur de cartes de vœux... il

ne manquait pas d'idées ! Il me montre ses anciens carnets de compte où il notait avec une extrême rigueur chaque dollar gagné.

– C'est bien ce que je pensais, déclaré-je, en le scannant des pieds à la tête. Tu n'es pas humain !

Amber confirme d'un hochement de tête.

– Ça expliquerait beaucoup de choses !

– Vous n'avez pas fini, toutes les deux ?

Il lève les yeux au ciel, en faisant semblant d'être irrité, et range les plannings prévisionnels élaborés vers son entrée au collège. Il me fait peur, des fois.

– Et puis, tu peux parler ! ajoute-t-il à l'attention d'Amber. Tu es exactement comme moi. Tu travailles sept jours sur sept et le soir, il faut t'arracher avec un pied-de-biche de ta joaillerie.

Nous retrouvons le jardin aux couleurs de l'automne, baigné par les lueurs du soleil couchant. Des feuilles rouges, jaunes et brunes craquent sous nos pas, répandus au sol en tapis. Je m'empare du bras que Terrence m'offre, calquant mon rythme sur le sien. Son aînée semble avoir perdu un peu de son entrain et soupire :

– Si je pouvais remonter le temps, je ferais les choses différemment... soupire-t-elle.

Ses yeux clairs se perdent dans le vide.

– À force de privilégier ma vie professionnelle au détriment de ma vie privée, je me retrouve à 40 ans sans enfant, sans mari, sans même l'ombre d'un petit ami !

– Mais vous êtes une artiste, lui rappelé-je. Vous créez des merveilles.

Elle hausse les épaules.

– Oui, évidemment... mais les émeraudes et les rubis ne tiennent pas chaud, le soir dans mon lit...

Dans la poche de mon pantalon, mon téléphone se met à vibrer, en mode silencieux. Je jette un coup d'œil à Terrence et sa sœur, en train de discuter du problème épineux de la vie privée quand on est une machine de guerre au travail. Amber me paraît assez abattue, peut-être parce qu'elle est la seule à ne pas être accompagnée durant ce déjeuner ? Je m'isole pour décrocher.

– Allô ?

– Bonjour, ici l'hôpital de Providence. Je vous appelle au sujet de votre mère, Bonnie Barnes.

Mon sang se fige dans mes veines, en glace. Que s'est-il passé ? Ont-ils découvert qu'elle souffrait d'une maladie grave ? Que ses jours étaient comptés ? Tous les scénarios catastrophes me passent par la tête. Ce serait tellement injuste au moment où nous avons une chance de nous

retrouver !

– Oui ? articulé-je péniblement. Il y a un problème ?

Je m'accroupis au bord de la terrasse, à l'ombre d'un muret qui m'abrite des regards. Personne ne peut me voir dans ce petit coin.

– Je vous appelle pour vous avertir que le docteur Walters a décidé de prolonger le séjour de votre mère à l'hôpital. Il souhaite la garder en observation plus longtemps.

– Oh.

J'essaie de garder mon calme mais ma voix tremble :

– C'est... c'est grave ?

– Elle se trouve en état de faiblesse. Par sécurité, nous préférons la garder entre nos murs en attendant d'avoir ses derniers résultats d'analyse.

– Mais elle est malade ?

– D'après les premiers examens, non. Elle est seulement dans un état d'épuisement avancée. Elle est aussi carencée et anémiée, en raison d'un régime alimentaire sans doute très insuffisant.

Je m'adosse au mur, toujours assise par terre, et ferme les yeux.

Maman, comment t'ont-ils traitée pendant mon absence ?

J'essuie les larmes sur le point de couler afin que personne ne puisse m'interroger sur ma figure rouge et bouffie.

– Je vous remercie d'avoir appelé.

– Voulez-vous que je vous passe votre mère ? me demande l'infirmière, d'un ton professionnelle. Elle se trouve dans sa chambre.

– Euh...

Je me mords la lèvre, mal à l'aise.

– Eh bien... non, ça ira. Je préfère la rappeler tout à l'heure.

– Très bien. Au revoir, mademoiselle.

J'éteins mon téléphone et le fourre dans ma poche. Je n'ai pas reparlé à ma mère depuis mon unique visite à l'hôpital. J'aurais voulu qu'elle m'appelle en personne. Mais... ce n'est pas la seule raison qui me pousse à garder le silence. C'est à cause de moi si la secte – son foyer malgré tout – a été dissoute. J'ai aussi envoyé son mari en prison et bouleversé sa vie en la privant de ses repères, de ses amies. Elle a toutes les raisons de m'en vouloir. La joie des retrouvailles passées, je redoute qu'elle ne me tienne rancune de tous ces changements. Et si elle ne voulait plus jamais me voir ?

8. Vieille blessure

– La dernière fois que je suis partie en vacances ?

Je réfléchis en fixant le plafond, à la recherche d'un quelconque souvenir. L'ambiance n'est pas au beau fixe à table et Madame Knight me darde un regard inquiet. Elle semble espérer que je détende un peu l'atmosphère... mais je ne suis pas spécialisée dans les miracles ! J'affiche un sourire un peu trop enthousiaste.

– Eh bien... jamais ! conclus-je en riant. Je viens seulement de m'en rendre compte.

– Jamais ? s'étonne Amber.

– Non, comme je n'ai pas vraiment de travail fixe, je n'ose pas partir.

Cameron pousse un soupir, les épaules affaissées, devant son assiette. Assis en face de Terrence, il tourne la tête vers moi.

– Je vous comprends, ma petite April. Ça se passe comme ça pour ceux qui mettent les mains dans le cambouis.

Deanna repose sa fourchette en la cognant contre le bord de son assiette, visiblement nerveuse. Elle s'occupe les mains en défroissant sa serviette et en l'arrangeant sur ses genoux. Je lis sa crispation dans le petit rictus à ses lèvres. Ma gêne augmente d'un cran. Je me sens presque en trop à cette table.

– Nous faisons tout le boulot et ce sont les grands patrons qui partent bronzer à Tahiti !

L'allusion est si limpide que je jette un discret regard à Terrence, qui avale sa bouchée sans réagir. Je remarque néanmoins ses doigts crispés, son corps raidi... et la petite flamme au fond de ses yeux. De l'électricité circule entre les deux hommes alors que le déjeuner tourne à l'orage. La situation ne cesse d'empirer depuis le début du repas. Monsieur Knight multiplie les petites remarques assassines et les sous-entendus sans que son fils ne morde à l'hameçon. S'efforçant de garder son calme, sans doute par égard pour sa mère, il ne dit rien.

– Deanna et moi ne sommes pas partis depuis des années, ajoute Cameron.

– J'irais bien au Brésil, moi ! tente Amber avec un sourire factice. Surtout durant la période du carnaval.

– Ma meilleure amie s'y est rendue l'année dernière et elle a adoré, m'empressé-je de lui répondre.

J'espère détourner la conversation et insuffler un peu de légèreté à ce dîner, devenu un vrai champ de mines. À chaque nouvelle phrase, je redoute que le père de Terrence n'en rajoute une couche. Et cette fois encore, ça ne rate pas.

– Nous n’avons pas les moyens de sortir de l’État, constate-t-il, l’air morose. Alors le Brésil n’entre pas dans notre budget !

Il avale une bouchée et reprend très vite :

– Avec les factures à payer, les impôts qui nous étranglent et mon projet d’entreprise tombé à l’eau, ça ne risque pas de s’arranger. Mais que voulez-vous ! Ce n’est pas comme si quelqu’un pouvait nous prêter de l’argent.

Je n’ose plus manger tandis que Deanna retient son souffle. Amber, elle, ne semble plus savoir où se mettre. Je crois qu’elle regrette amèrement de m’avoir interrogée sur mes dernières vacances !

– Ou voulait, ajoute Cameron.

– Ça suffit !

La voix de Terrence tonne, réduisant tout le monde au silence. Même son père n’ose plus protester pendant qu’il repose sèchement ses couverts au bord de son assiette. Ses gestes sont lents, mesurés, comme s’il cherchait à museler sa colère. Il fait des efforts considérables pour ne pas exploser mais la petite veine à sa tempe le trahit. Deanna recommence à tripoter sa serviette.

– Tu sais très bien pourquoi j’ai refusé de te prêter de l’argent.

– Qu’est-ce que ça vient faire là-dedans ? s’insurge Monsieur Knight. Je ne pensais pas spécialement à toi... Cela dit, ce n’est pas ma faute si tu te sens visé !

– Ah, j’avais oublié ta mauvaise foi légendaire ! s’exclame Terrence, poussé à bout. Assume au moins tes paroles, à défaut de tes actes !

Un silence de verre s’installe entre nous et je me mordille la lèvre en contemplant tour à tour les deux hommes de la maison. Ils s’affrontent du regard comme s’ils allaient se sauter à la gorge.

– Que suis-je censé comprendre ?

– Tu es très fort en belles paroles et tu t’es fait une spécialité d’accuser les autres à ta place. Mais quand il faut agir, il n’y a plus personne !

– Comment oses-tu ?

Cameron abat ses deux poings sur la table, faisant trembler tout le service peint à la main de son épouse.

– Nous ferions bien de prendre un peu l’air avant le dessert, propose Amber, en reculant sa chaise pour donner l’exemple.

Mais ni le père ni le fils ne lui accorde la moindre attention.

– J’ai assumé tous mes actes au cours de ma vie ! Et si ta mère et moi avons des problèmes d’argent, c’est entièrement ta faute. Je n’ai pas peur de le dire !

– Ne mêle pas maman à ça ! siffle Terrence, glacial. Elle n’a qu’un mot à dire pour que je l’aide et

elle le sait.

– Heureux de voir que tu es un bon fils pour au moins l'un de tes parents.

Terrence racle les pieds de sa chaise sur le parquet avant de se redresser. D'un geste sec, il abandonne sa serviette à table sans quitter des yeux son géniteur, l'air ravi d'avoir fait mouche et atteint sa cible. De mon côté, je ne sais plus où donner de la tête. Indignée, je m'apprête à ouvrir la bouche pour défendre Terrence... quand je croise son regard. Il secoue la tête et m'incite au silence. C'est entre lui et son père.

– J'aimerais te retourner le compliment, te dire que tu es un bon père pour au moins l'un de tes enfants, mais ce serait mentir !

Monsieur Knight en reste sidéré. Puis à son tour, il se lève pour affronter son fils sur un pied d'égalité.

– J'ai toujours fait le maximum pour vous !

– Depuis ta prison ?

– Bien sûr. Je voulais m'en sortir pour vous.

– C'est sûrement pour ça que tu réclamais du fric à maman à chacune de ses visites, alors que nous étions déjà étranglés par TES dettes !

Terrence est livide face à son père rougissant.

– Quand est-ce que tu arrêteras avec cette histoire ! C'était il y a quatorze ans ! Et tu sais bien que j'aurais préféré être auprès de vous !

– Laisse-moi rire ! Tu as refusé de nous voir, Amber et moi, durant toute ta peine !

J'écarquille les yeux, abasourdie par ces révélations.

– Je ne t'ai pas vu pendant dix ans ! Dix ans !

– Je... je ne voulais pas que ta sœur et toi, vous veniez au parloir. Je préférais que vous gardiez une autre image de moi.

– Alors tu as préféré nous rayer de ta vie pendant une décennie !

– Non, c'est faux... je... je demandais régulièrement des nouvelles à Deanna !

– C'est censé m'impressionner ?

– Et puis, tu ne peux pas oublier un peu le passé ? J'ai payé ma dette envers la société. Pourquoi toi, tu ne peux pas me pardonner ?

Terrence le regarde des pieds à la tête.

– Peut-être parce que tu ne m'as jamais demandé pardon ?

Il tourne alors les talons après avoir déposé un rapide baiser sur la joue de sa mère. Puis décrochant sa veste de la patère, il sort sans prendre le temps de l'enfiler et claque la porte. Je sursaute sur mon siège, bouleversée par son départ mais impuissante. Je ne peux pourtant pas dire

que je suis surprise. C'était inéluctable.

[Heaven Club
Pacific avenue]

Je range mon téléphone dans ma poche après avoir vérifié l'adresse. Terrence m'a envoyé ce texto un quart d'heure plus tôt, alors que je prenais congé de ses proches. Je ne me voyais pas rester au milieu de cette famille blessée, déchirée. Je n'aurais été qu'un témoin gênant. Seules Deanna et Amber sont venues me saluer, embarrassées par la situation – et sûrement contrariées. Cameron, lui, avait disparu.

En levant la tête, je découvre l'enseigne lumineuse du bar où Terrence a trouvé refuge. Cela ne lui ressemble pas. Du tout. Monsieur Self Control, aller noyer sa colère dans l'alcool ? J'entre dans le club où je découvre un décor tout en boiserie, qui me rappelle un peu un club de gentlemen anglais, à l'ambiance calme et feutrée. Je balaye la salle du regard, ne trouvant qu'un couple attablé, dans le fond, et trois hommes en train de discuter autour d'un verre.

Puis je repère un client isolé. Accoudé au comptoir, il fixe le fond de son verre un long moment avant d'en boire une gorgée. Grand. Brun. Capable de faire battre mon cœur plus vite – trop vite. Je mets le cap vers les hauts tabourets, à l'assise en velours, et me hisse à côté de lui. Il ne se tourne pas vers moi, l'air accablé.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Il hausse les épaules.

– Là ou ailleurs...

Je refuse d'un signe la proposition du barman, venu pour me servir un verre. Je ne compte pas m'attarder entre ces murs, à regarder Terrence noyer ses problèmes dans l'alcool. Je me sens coupable en le découvrant dans cet état. Je n'aurais jamais dû accepter à sa place ce déjeuner chez sa mère !

– C'est ton premier verre ?

Sourire moqueur.

– J'ai dû en écluser trois. Ou quatre. J'ai arrêté de compter.

– Et ça va ou tu es...

– Ivre ? complète-t-il à ma place.

Il soutient mon regard sans faillir. Ses yeux ne sont pas embrumés, il semble maître de lui... même si quelque chose a changé. Comme si une barrière était tombée. Ou un filtre. Comme si l'alcool avait

emporté avec lui toutes ses défenses et ses murailles de protection, derrière lesquelles il se barricade en permanence. Terrence n'est pas un homme facile à cerner. Il garde tout enfermé en lui, à double tour. Jusqu'à l'explosion.

– Tu vas me vexer, ironise-t-il. Il m'en faudrait beaucoup plus.

Je ne dis rien, faute de savoir par où commencer. Je ne compte pas lui reprocher de m'avoir abandonnée chez ses parents, pas plus que je ne vais exiger des explications. Je ne veux pas le forcer à la confiance. Je me contente de poser une main douce sur son bras, sans le brusquer.

– Désolé pour ce déjeuner lamentable. Mais tu comprends maintenant pourquoi je ne voulais pas y aller...

– Oh, ce n'était pas si mal, du moins avant le repas.

– Tout est compris dans l'invitation chez les Knight. Les plats et le spectacle.

J'esquisse un sourire tandis qu'il vide son verre, les yeux perdus dans le vague. Devant nous, des dizaines de bouteilles hors de prix, des grands crus ou des marques luxueuses, occupent le mur au-dessus du comptoir. Deux petits néons jaunes éclairent la collection, renforçant l'atmosphère intimiste.

– Les relations entre mon père et moi sont compliquées... commence-t-il.

– J'avais cru remarquer.

À son tour de sourire avant de reprendre son sérieux.

– Et je crois que ça ne changera jamais entre nous. Pas tant qu'il refusera d'endosser ses responsabilités et d'admettre ses torts.

– Vous en avez déjà discuté calmement ?

– Au cas où tu ne l'aurais pas compris, nos conversations finissent souvent mal. C'est à chaque fois le même schéma : il m'accuse et me critique, puis je pète un plomb et lui rappelle son passé.

Du bout de l'index, il suit le bord de son verre, en faisant plusieurs fois le tour. Hypnotisée par son geste, je le suis des yeux.

– Et...

Je me mords les lèvres, redoutant qu'il ne se referme brutalement si je l'interroge.

– Tu n'as pas envie que ça change ?

– Si, mais... je l'ai toujours en travers de la gorge. Comment a-t-il pu voler ses associés en connaissant les risques pour sa famille ?

– Il pensait sûrement qu'il ne serait pas pris...

– Oui, il est toujours persuadé que ses actes n'auront pas de conséquences.

Terrence avale une dernière rasade et repose son verre vide. Quand le barman fait mine de

s'approcher, une bouteille déjà à la main, je le cloue au mur d'un regard.

Arrière, Satan !

Terrence a assez bu. Le jeune homme repose le whisky et reprend ses tâches, tout en laissant traîner ses oreilles. Terrence, lui, ne s'aperçoit de rien, perdu dans ses souvenirs.

– Il est sorti de ma vie pendant dix ans. Tu sais que je ne l'ai pas reconnu le jour où il est rentré à la maison ? J'avais 6 ans quand il a été emprisonné. À cet âge-là, on oublie vite. Et j'étais presque majeur à son retour. Quand je l'ai vu au salon pour la première fois, j'ai cru qu'il s'agissait d'un collègue de ma mère.

Mon cœur se serre alors que j'imagine la scène. Un fils qui ne reconnaît plus son père, n'est-ce pas dramatique ?

– Mon père en a été très vexé.

Tous deux accoudés au comptoir, nous restons tête penchée l'un vers l'autre, seuls dans notre bulle. Et Terrence me livre d'autres anecdotes de son enfance, me racontant ses premiers petits boulots, sa solitude, sa colère. Grâce à l'alcool, sa langue se délie. J'ose alors lui poser une question qui me travaille depuis plusieurs jours.

– Ça ne me regarde sûrement pas mais... comment se fait-il que ta mère lui ait pardonné à sa sortie de prison ?

– Elle l'aimait. Elle n'a d'ailleurs jamais été fâchée contre lui et n'a pas cessé de le soutenir durant son emprisonnement. À son retour, elle avait seulement envie de reprendre sa vie d'avant.

– Mais pas toi...

– Eh non ! À 16 ans, je suis parti en internat pour ne pas le voir. Je ne pouvais pas vivre sous le même toit que lui. C'était impossible. Mon départ a soulagé ma mère, d'ailleurs. Elle avait peur de se retrouver au milieu d'un champ de bataille.

Je le contemple longuement, détaillant ses traits crispés, ses mâchoires un peu serrées par la rage, toujours présente, toujours vivante, et ses yeux emplis d'un chagrin qu'il refuse d'admettre. Car s'il n'aimait pas son père, pourquoi en serait-il aussi blessé ? Je finis par me racler la gorge avec l'impression de marcher sur des œufs.

– Tu n'as jamais eu envie de lui pardonner ?

– Il ne s'est jamais excusé, réplique-t-il, amer.

Je pose une main douce sur son avant-bras.

– Pardonne-lui pour toi, pas pour lui. Tu as besoin de tourner la page. Cette histoire continue à te ronger de l'intérieur et il n'en sortira jamais rien de bon.

Terrence ne répond pas en jouant avec son verre vide. Je quitte alors mon tabouret et passe un

bras sous son aisselle sans lui demander son avis.

- Hé ! Qu'est-ce que tu fais ?
- Je t'aide à te relever !
- Je peux encore marcher tout seul. Je ne suis pas bourré !

Sauf que son tabouret tremble dangereusement et manque de tomber lorsqu'il se redresse à son tour. Et il titube un peu au premier pas, confirmant mon diagnostic.

- Je te ramène à la voiture.

Il s'appuie sur moi sans s'en rendre compte.

- Je n'ai pas besoin de ton aide.
- Bien sûr que si. Ça aussi, il faudrait que tu l'admettes.

9. Les scellés

– Il va bien, oui.

Deanna soupire de soulagement au bout du fil. J’esquisse un sourire. Une mère s’inquiète toujours pour ses enfants, même pour son fils de 30 ans. Du moins, certaines mères.

– Où l’avez-vous retrouvé ?

– Oh, eh bien...

Dois-je lui dire que j’ai découvert Terrence en train de vider verre sur verre dans un bar ? Je jette un coup d’œil à l’intéressé, en train de somnoler sur le siège du passager. Je n’ai aucune envie qu’il me tue en revenant à lui.

– Je vous entends mal !

J’éloigne en même temps le téléphone de ma bouche, le tenant à bout de bras pour plus de réalisme.

– April ? Vous êtes là ?

Je me pince le nez par baragouiner à un mètre de mon portable.

– Je... tunnel...

– Vous roulez ?

Je raccroche après avoir imité des grésillements avec une boule de papier froissé et me laisse aller contre mon dossier. C’était moins une ! À côté de moi, Terrence ne bouge pas. Les paupières mi-closes, il donne l’impression d’être au repos. Est-ce qu’il dort ? Ou s’agit-il d’une feinte destinée à tromper l’ennemie ? Je me colle à deux centimètres de ses trous de nez... jusqu’à ce qu’il émette un grognement.

– Je suis un peu éméché, April. Pas aveugle.

– Ah.

Je me redresse aussitôt.

– Je me demandais si tu te reposais !

Il secoue la tête, les bras croisés sur la poitrine, tandis que je démarre le moteur. J’en pousse un petit cri d’excitation, ravie d’être au volant d’un bolide pareil. J’en ai des fourmillements dans les doigts. Terrence, lui, me jette un regard en coin.

– Ne va pas nous planter dans le décor...

Je hausse les épaules, faisant fi de son attaque mesquine.

– Je ne m’abaisserai pas à ton niveau. Je vais faire comme si je n’avais rien entendu.

– J’ai vu l’état de ta Coccinelle, April.

– Tu parles de mon phare arrière ? Je n’avais pas vu l’arbre derrière moi. Aussi, on ne s’attend pas à trouver un sapin au milieu d’un parking ! Tu me l’accorderas !

Il ouvre un œil un peu embrumé.

– Non, je n’étais pas au courant. Je pensais plutôt à...

– Mon pare-chocs ? Il est tombé tout seul un matin, au moment où je partais travailler ! L’usure, sans doute !

Terrence écarquille les yeux.

– Non, moi, je parlais de ton aile froissée.

– Oh, ça ! Un malheureux concours de circonstances.

Tout en me glissant dans la circulation, je tente de lui expliquer comment une femme a tamponné mon véhicule à la sortie d’un garage.

– Mais je n’étais pas en tort ! Elle non plus, d’ailleurs. Je suppose que c’était le destin !

Je me tourne vers Terrence... et le découvre assoupi. C’était bien la peine de lui raconter mon histoire ! Attendri, je contemple son profil parfait, son air paisible, sa tête élégamment penchée sur son épaule. Même lorsqu’il s’endort dans une voiture, il reste classe. J’admire la performance. Parce que je suis plutôt du genre à rester bouche ouverte entre deux ronflements !

Je conduis en silence durant une demi-heure, tout en lorgnant vers le lecteur MP3. Heureusement, je chante dans ma tête. À un feu rouge, je finis même par rouler des épaules au son de ma musique imaginaire. Je sens alors qu’on m’observe. Terrence s’est réveillé, et il ne me quitte pas du regard.

– Je faisais trop de bruit ?

Il secoue la tête avec un petit sourire. J’en oublie le feu passé au vert, aussitôt rappelée à l’ordre par les autres conducteurs. Oups. Je reprends la route sans que Terrence me lâche une seconde.

– J’ai quelque chose qui ne va pas ?

J’abaisse le pare-soleil pour m’examiner en vitesse dans le miroir de courtoisie. Le sourire de Terrence s’élargit.

– Tu es unique.

Son timbre est chaud, presque caressant.

– Je n’ai jamais rencontré une femme comme toi. Dès que je t’ai vue, j’ai su que tu étais spéciale. Spéciale et tellement différente de moi que ça ferait forcément des étincelles.

Mes doigts se crispent sur le volant. Mon pouls accélère.

– Tu n’es pas celle que j’attendais... parce que je n’aurais jamais pu imaginer qu’une femme comme toi existait.

– Arrête maintenant, Terrence, ou tu risques de le regretter quand tu auras dessaoulé !

Je me force à rire malgré mes joues en feu. Je sais qu’il parle sous l’emprise de l’alcool, mais je suis touchée. Parce que ces mots, j’ai rêvé de les entendre tant de fois !

– Je suis très vite tombé amoureux de toi, murmure-t-il, les yeux mi-clos.

Mon cœur connaît une série de ratés et je m’esclaffe, pas plus convaincante que la première fois.

– On verra si tu as le courage de me répéter ça lorsque tu seras sobre !

Je lui jette un coup d’œil et découvre... qu’il s’est rendormi. Sympa. Que suis-je censée faire de ces aveux, moi ?

À force de rouler fenêtres ouvertes, Terrence finit par dégriser, le visage fouetté par l’air frais de la nuit. Il se redresse peu à peu jusqu’à retrouver son humeur normale.

– Attention ! Les suspensions !

Il crie à chaque dos-d’âne.

– Plus souple, plus souple !

À chaque virage.

– Ralentis !

Et même dans les lignes droites.

– Je préfère quand tu dors, lui lancé-je avec un regard en coin.

Il cache son sourire, histoire de ne pas perdre sa crédibilité, j’imagine. Sur le côté, un panneau marque l’entrée de Riverspring. Nous traversons la ville presque déserte, en cinq minutes, et je me gare au sommet de la colline où nous attend la maison de Basil, au cœur de son parc arboré. Je coupe le moteur et rends ses clés à Terrence... qui me les arrache presque des mains.

- Tu vois que ça s’est bien passé !
- On a failli mourir trois fois, April !
- Oui mais on est encore là !
- Oh, bah alors !

Nous nous disputons jusqu’à la porte d’entrée... où nos rires s’éteignent brutalement. Un papier est scotché sur le battant en bois. Et ma clé ne rentre plus dans la serrure malgré mes efforts. Je m’escrime contre le verrou jusqu’à ce que Terrence pose une main sur mes poignets.

- Ça ne sert à rien.

Sa voix blanche ne me rassure pas.

- La maison est sous scellés, ajoute-t-il en se tournant vers moi.

Mon bras retombe le long de mon corps, accompagné par le cliquètement du trousseau.

- Qu’est-ce que ça veut dire ?

Terrence jure à voix basse et sans me répondre, il se lance dans un grand tour de la maison. Une à une, il teste toutes les issues – portes, baies vitrées, véranda, fenêtres – pendant que je le suis à distance. Que se passe-t-il ? Nous ne pouvons plus rentrer chez nous ? J’essaie à mon tour de pousser la fenêtre de la cuisine lorsque Terrence revient vers moi. Sans un mot, il me prend les clés des mains et essaie à nouveau de déverrouiller le vestibule.

- Merde !

Il peste dans sa barbe.

- Ils ont changé les serrures !
- Quoi ? m’étranglé-je. Qui ça ?
- L’huissier de justice qui est venu apposer les scellés !
- Je ne comprends rien !
- Alors nous sommes deux dans ce cas !

Plantée devant la porte avec lui, je relis le papier collé à la porte et un frisson me parcourt. Au milieu de ce charabia juridique, je comprends néanmoins l’essentiel : l’accès au manoir nous est interdit. Nous sommes expulsés ! Terrence frotte son menton, les yeux brillants de colère.

- Pourquoi un huissier aurait fait ça ? demandé-je, paniquée. On a oublié un rendez-vous, je le savais !
- Non, April, on ne met pas une maison sous scellés juste pour ça ! Et je t’assure qu’on ne l’a pas raté. Je ne sais pas encore ce qu’il se passe mais je vais vite le découvrir, crois-moi.
- Qu’est-ce qu’on va faire ?

Terrence recule de trois pas pour contempler la façade de la demeure où se trouvent encore toutes nos affaires – nos souvenirs à deux, et tous ceux de Basil.

– Je l’ignore. Mais pour le moment, mieux vaut partir. Nous n’avons plus le droit de rester ici.

Nos regards se croisent tandis qu’il conclut :

– Nous ne sommes plus chez nous.

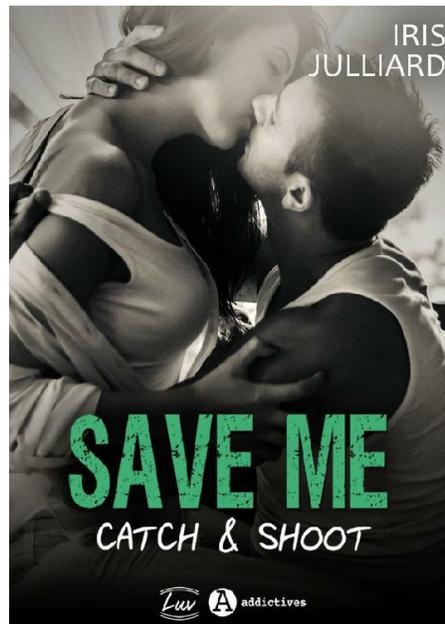
**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

Save me - Catch and Shoot

Apolline ne cherche pas l'amour, elle cherche à se reconstruire, maîtriser ses sentiments, reprendre le contrôle cinq ans après un accident qui a changé à jamais sa vie. Psychologue spécialiste des chocs post-traumatiques, elle mène une existence bien rangée, loin de ce qui pourrait la faire paniquer, elle qui ne supporte pas la foule. Keagan a réalisé son rêve en devenant le meneur vedette de l'équipe de basket de Boston, les Celtics. Depuis toujours, il ne rêve que d'une chose, être le meilleur pour ne plus jamais manquer de rien, il sait que la vie est fragile, qu'il faut en prendre soin. Quand ils se rencontrent, lors d'un speed dating dans le noir, ils ne le savent pas encore, mais leur passé est lié de façon inextricable. On dit souvent que si deux personnes sont faites pour être ensemble, elles se retrouveront un jour. Pour le meilleur... ou pour le pire ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Mai 2018

ISBN 9791025743089

ZRIL_005